

1^{re} année - n° 3

16 Pages : 1 fr. 14 Décembre 1930.

POLICE MAGAZINE



POISON BLANC

(voir page 8)

« Police-Magazine » paraît tous les Dimanches

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION

30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e

Téléphone : TRINITÉ 72-96

Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE
MAGAZINE

ABONNEMENTS

Remboursés, en grande partie, par des superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes).	50 fr.
	Un an (sans primes).	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Grand Concours de "Police-Magazine"



Troisième série de trois photos à reconstituer

Indications sur les trois malfaiteurs dont il faut découvrir le nom

— Cette poëtesse expédia son mari dans une malle après l'avoir revêtu.

— Cette belle-mère jalouse tira sauvagement sur sa bru, dans une ville de province.

— Cette femme logea quatre balles dans la tête de son mari, à bout portant, en sortant d'un bal nègre.

Aucun autre renseignement ne sera fourni sur les malfaiteurs, soit dans le journal, soit par lettre particulière.

AVIS IMPORTANT. — Les solutions qui ne seraient pas accompagnées de cinq bons de concours (numérotés de 1 à 5) paraissant dans chaque numéro à partir d'aujourd'hui seraient annulées. (Bon à découper, page 15.)

Plusieurs personnes de la même famille pourront concourir, à condition qu'elles joignent à leur solution les bons de concours exigés.

Les concurrents ne devront envoyer leur solution à Police-Magazine (Service des concours), 30, rue Saint-Lazare, Paris (IX^e), qu'après la publication de la dernière série. Nous indiquerons ultérieurement la date de clôture du concours.

nute. Mais ses jambes n'étaient pas aussi rapides que les pattes de la bête.

Aboyant avec ardeur, le chien fonça. Le bandit essaya de se perdre parmi la foule. Mais tout le monde remarqua promptement ce chien qui courait après un homme, et comme ledit chien portait sur son harnais les insignes de la Croix-Rouge, indiquant que c'était un chien d'aveugle, on comprit qu'il poursuivait un agresseur.

Déjà, le chien avait rejoint le voleur et l'avait terrassé. Ses dents aiguës étaient plantées dans le mollet de l'homme qui hurlait de douleur. On réussit à séparer le voleur et la bête furieuse. Mais celle-ci sautait tout autour des gens et cherchait à reprendre le sac de son maître. Un agent de police le lui remit, et aussitôt le chien fila comme une flèche.

On le suivit en auto et on constata qu'il était revenu près de l'aveugle, dans la main de qui il avait remis son bien. Et il léchait affectueusement le visage de l'homme au regard éteint.

Le voleur aura sa peine doublée pour avoir attaqué un aveugle.

Comment ne pas approuver cette sévérité ?

Comment on tourne la loi

Il est interdit, aux États-Unis, de boire et de jouer sur tout le territoire, jusques et y compris une distance de douze mille (18 kilomètres) au delà des eaux territoriales.

Alors, qu'a fait un ingénieux — mais peu scrupuleux — businessman de Los Angeles ?

Il a établi à 12 milles plus un yard de la côte une sorte de yacht flottant où l'on vient perdre des sommes folles au poker et s'enivrer comme sait le faire un bon Américain.

Il gagne de l'or. On joue gros jeu et on paie le prix fort pour obtenir de l'alcool. On compte une moyenne de 200 visiteurs par nuit. Et, le cas échéant, le yacht peut filer immédiatement, car il possède un équipage de douze hommes commandés par un véritable capitaine au long cours.

Voyez-vous les joueurs emmenés, malgré eux, pour une croisière à travers le monde, alors que leur épouse les attend, pour le petit déjeuner du lendemain ?

Rien de nouveau sous le soleil

Le système Bertillon des empreintes digitales n'est pas une invention moderne, loin de là.

Il y a déjà plus de douze cents ans que les Coréens avaient l'habitude, lorsqu'ils vendaient leurs esclaves, de faire prendre l'empreinte de leur pouce, afin d'éviter toute substitution.

A propos d'empreintes digitales, il faut mentionner le chiffre remarquable qui figure au livre de Scotland Yard, en Grande Bretagne.

Plus de 420 000, ce qui signifie qu'un bandit connu déjà de la police n'a qu'une chance sur 420 000 de pouvoir passer à travers les mailles du filet.

LE NOUVEAU JUGEMENT DE SALOMON

L'histoire se renouvelle sans cesse.

Voici par exemple qu'un nouveau jugement de Salomon a été rendu à New-York.

Le jeune amputé que vous voyez sur la photographie ci-dessous avait perdu son chien, le meilleur de ses amis.

Après l'avoir pleuré pendant dix grands jours et le croyant mort, on juge de la joie du jeune homme quand il retrouva la chère bête. Mais à peine tenait-il l'animal dans les bras qu'un nègre se précipita et tentait de lui arracher le chien criant que la bête était sa propriété.

Un policier fut appelé qui conduisit les deux hommes et le toutou au bureau de police le plus proche.

Le magistrat entendit les deux réclamations. Cela fait, il pria les deux hommes de s'asseoir en face de lui, l'un à droite et l'autre à gauche.

Alors le chef du bureau de police prit entre ses jambes le toutou, qui répondait au nom de Toosy, et commanda aux deux hommes d'appeler le chien en même temps, ce qui fut fait.

Le chien n'hésita pas, il alla droit à son maître blanc.

— La chose est jugée, décida aussitôt le magistrat



Le VOLEUR, l'AVEUGLE et le CHIEN

En Allemagne, tous les aveugles possèdent un chien spécialement dressé qui les accompagne dans leurs pérégrinations à travers la ville. Nos voisins d'outre-Rhin sont habitués à voir circuler les « privés de lumière » et leur compagnon, et leur facilitent les choses dans la plus grande mesure. C'est ainsi, par exemple, qu'ils les admettent gratuitement avec leur chien dans certaines voitures publiques, tramways et autobus.

L'autre nuit à Berlin, un aveugle, Frederick Mayer, rentrait chez lui avec son fidèle ami à quatre pattes. A quelques pas de sa maison, il fut attaqué par un malandrin qui lui enleva un petit sac dans lequel il avait serré les quelques marks composant toute sa fortune.

Le malheureux appela au secours. La rue était déserte. Personne n'ouvrit les fenêtres aux alentours. Alors, en désespoir de cause, il lâcha son chien qui tirait furieusement sur la laisse.

Le bandit avait fui depuis une bonne mi-



La vie amoureuse

j'ai pas confiance. Enfin on a bien raison de dire que l'amour est aveugle.

Qu'il pressentit ou non cette hostilité, l'ingénieur Diard n'en continuait pas moins à adresser à la bonne femme, chaque fois qu'il passait devant sa loge, un petit bonjour familier. Il s'efforçait d'ailleurs de se faire bien voir de tout le monde. Il avait déjà conquis le jeune Cuchet, — qui était doux et sans malice, — et les deux ouvrières de sa fiancée, qui appréciaient ses gâteaux.

Lorsqu'il atteignait le cinquième étage, la porte s'ouvrait maintenant sans qu'il eût besoin de sonner. On reconnaissait son pas. Il était attendu, car Mme Cuchet ne se lassait pas d'entendre murmurer à ses oreilles de jolis mots d'amour. Il savait si bien varier son répertoire !

Il savait surtout, comme un comédien consommé, jouer du geste et de l'intonation. Mme Cuchet, qui au début avait gardé, malgré tout, la tête assez froide, commençait à en devenir folle. Elle tenait toutes prêtes, dans un tiroir, les pièces d'état civil qu'elle devait fournir à la mairie pour la publication des bans. Malheureusement, les papiers de son fiancé n'arrivaient pas. Pourquoi fallait-il qu'il les eût perdus, lors de son dernier voyage en Indochine, et fut obligé de s'en faire établir de nouveaux. Elle se desséchait dans leur attente, mais, femme de principes, n'en résistait pas moins aux instances de son fiancé et aux cantiques énamourés qu'il lui chantait pour la presser de lui accorder ses faveurs. Elle s'efforçait seulement, par ses moyens personnels, de hâter la solution qu'elle attendait. Sur ses instances, son beau-frère et son patron s'occupaient activement des papiers tant désirés.

En vérité, le beau-frère, auquel Landru avait été présenté, ne semblait pas éprouver pour lui une grande sympathie, mais il ne faisait rien pour détourner sa parente d'un mariage qu'il jugeait avantageux.

Un matin, l'ingénieur vint annoncer à sa fiancée qu'il avait découvert à la Chaussée, par Gouvieux, dans un site verdoyant, un petit pavillon charmant, où ils pourraient aller passer leurs dimanches. Il n'attendait plus que l'agrément de l'intéressée pour l'arrêter d'une manière définitive.

Le lendemain, qui était un dimanche, la camionnette grise de l'ingénieur Diard, dans un bruit de ferrailles qui faisait à Mme Cuchet l'effet d'une musique paradisiaque, emportait les deux fiancés vers Gouvieux.

Avril fleurissait. Une herbe tendre verdissait dans les champs et sur les côtés de la route. La neige odorante des aubépines vêtait les haies d'un manteau nuptial et la poésie débordait du cœur de Landru. Il avait ralenti l'allure déjà lente de son véhicule démodé et, ne tenant plus son volant que de la main droite, enlaçait du bras gauche sa fiancée. Il laissait en même temps s'épancher les trésors de sentimentalisme que contenait son âme. Cette poésie frélatée enthousiasmait à tel point l'honnête Mme Cuchet, qu'elle en frémisait de la tête aux pieds.

Elle était arrivée sans s'en apercevoir, tant le voyage lui avait paru court, à la Chaussée, devant la petite maison repérée par Landru. Bien que celle-ci n'eût rien de très remarquable et fût même au contraire extrêmement modeste et peu décorative, elle s'était extasiée. C'était bien là un coin rêvé pour leur idylle. On ne pouvait pas trouver mieux.

Le pavillon avait été loué, séance tenante, moyennant la somme fabuleuse de quinze francs par mois.

Au retour, Landru avait vainement tenté de profiter de l'émotion sentimental de Mme Cuchet pour la décider à devenir sa maîtresse. Bien qu'elle fût sensible à ce printemps d'amour, elle s'était obstinément refusée à couronner sa flamme, et, sage comme Minerve, lui avait répondu en fredonnant un fragment de la romance de la Marguerite de *Faust* :

— N'ouvre ta porte, ma belle, que la bague au doigt.

Landru avait dû se borner à la reconduire sageusement. Lorsqu'elle était descendue devant sa porte, elle s'était arrêtée sur le seuil pour lui dire au revoir du geste. Il lui avait répondu en lui envoyant des baisers à deux mains, petite scène qui avait fait hauser les robustes épaules de la sage Mme Pelletier.

A peine sa fiancée avait-elle disparu, que le front de l'ingénieur Diard s'était rembruni. Appuyant nerveusement sur l'accélérateur, il avait poussé son tacot en avant, pour regagner au plus vite Malakoff. Il était presque neuf heures du soir lorsqu'il y était parvenu. Il se préparait à entrer au garage quand une ombre agitée avait surgi à sa droite. Sa « légitime », qui l'attendait, semblait fort émo-

tionnée. Montée sur le marche-pied, elle avait murmuré :

— Ne descends pas, il ne faut pas rentrer. La police est venue. Je t'ai préparé une petite valise, que je vais te passer. Prends-la et sauve-toi. Je tremble que la maison ne soit surveillée. Je voudrais te voir déjà loin.

Une crispation avait tordu le visage de Landru. Ses mains avaient tremblé nerveusement sur le volant, puis, se remettant aussitôt, il avait répondu :

— C'est bon. Donne-moi la valise, je file. Je te ferai savoir de mes nouvelles.

La valise, toute prête au bord du trottoir, avait passé des mains de la femme dans celles du mari. L'auto grise avait viré de bord et, fonçant en avant, avait disparu dans la nuit.

Landru avait accéléré l'allure tant qu'il s'était trouvé dans les rues de Malakoff, l'instinct de la bête traquée l'incitait à fuir n'importe où, droit devant lui.

Mais lorsqu'il s'était trouvé devant l'octroi, il avait hésité à entrer dans Paris, avait rangé sa camionnette le long du trottoir, dans une partie de la chaussée peu éclairée, et s'était pris à réfléchir.

L'alerte avait été chaude. Il avait vraiment eu une fameuse chance aujourd'hui d'aller passer son dimanche à la campagne. Il eut un sardonique sourire à songer que l'amour légitime et l'amour illégitime l'avaient sauvé deux fois dans la même journée. Cet accès d'optimisme ne dura point. Il n'y avait pas à se le dissimuler, la situation était presque désespérée. Il n'avait pour ainsi dire plus un sou en poche, à peine de quoi acheter encore un bidon d'essence. L'accès de son domicile légal lui était interdit, et celui du domicile de Mme Cuchet ne lui était pas encore permis. Devait-il coucher à la belle étoile ? Il réfléchit que ce ne serait pas une solution. Le même problème se poserait à l'aube du lendemain, comme il se posait à cette heure. Il lui fallait un gîte et des moyens d'existence. Mme Cuchet était la seule personne qui put le tirer d'embarras. Malheureusement, la gaillarde ne lui avait pas laissé jusqu'alors prendre barre sur elle, et son dernier échec était trop récent pour qu'il espérât qu'elle eût changé d'avis dans un temps aussi court.

Il soupira. A travers ses lectures mal digérées et sa mentalité désaxée, il se faisait l'effet d'un malheureux poursuivi par un implacable destin. Décidément, il n'y avait plus d'espoir pour lui. Le plus simple n'était-il pas de renoncer à la lutte et, plutôt que de retourner en prison, de se jeter dans la mort ? L'évocation de la camarde le fit frissonner. Non, il n'avait pas envie de mourir. Il voulait vivre au contraire, et vivre libre, à n'importe quel prix ! Alors, il n'y avait pas à hésiter. Un seul moyen de salut s'offrait à lui : il fallait que Mme Cuchet fût à lui immédiatement. Ainsi il serait sauvé. Il pensa tout haut, tant la tension de sa pensée était grande :

— Ça ne va pas être commode. Enfin ! à la grâce de Dieu ou du diable !

Comme s'il avait rêvé tout éveillé, le son de sa voix lui fit peur. Mais, presque aussitôt, il se moqua de lui-même et ricana intérieurement :

— Je fais un bien pauvre Don Juan. Cette femme est à moi par la tête, elle doit l'être par le reste. Il faut que je passe la nuit chez elle. Toutes les réflexions sont vaines, en avant !

Et ayant remis son moteur en marche, Landru franchit la barrière de l'octroi.

Quelques minutes plus tard, il traversait la place du Lion-de-Belfort et descendait vers la Seine. Dix heures sonnaient, comme il stoppait devant le 67 de la rue du Faubourg-Saint-Denis. Il sauta en bas de son siège, tira la sonnette, s'engouffra sous la voûte, jeta en passant devant la loge de la concierge le nom « Cuchet », gravit l'escalier avec précipitation et sonna furieusement à plusieurs reprises. De l'intérieur, une voix ensommeillée demanda enfin :

— Qui est là ?

D'un ton que l'émotion faisait trembler, Landru répondit :

— C'est moi, Émile.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il ? gémit la voix de Mme Cuchet.

— Ouvrez-moi, je vous en prie.

— Attendez au moins que je passe un peignoir.

— J'attends.

Trois minutes plus tard, le verrou était tiré, et Mme Cuchet, les yeux bouffis de sommeil, entr'ouvrait la porte. Landru pénétrait délibérément à l'intérieur, tandis que la pauvre femme gémissait à nouveau :

— Qu'y a-t-il, mon Dieu, qu'y a-t-il ?

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Landru, personnage louche et sans scrupules, traqué par la police, fait la connaissance de la veuve Cuchet. Il désire s'approprier les économies de cette dernière et, pour inspirer confiance à cette femme naïve, lui fait une cour pressante et la demande en mariage.

CHAPITRE III

LE PIÈGE.

L'idylle de l'ingénieur Diard et de Mme Cuchet suivait maintenant son cours paisible. Chaque jour, et souvent deux fois par jour, la maison du faubourg Saint-Denis voyait apparaître le délicat fiancé, qui ne manquait jamais d'apporter des fleurs ou des gâteaux. M. Émile, comme on l'appelait dans l'entourage de Mme Cuchet, était devenu une figure familiale de l'immeuble.

Il n'avait pourtant pas conquis la sympathie de la concierge, Mme Pelletier, qui disait de lui :

— Cet homme a une bobine qui ne me revient pas. Je ne comprends pas que Mme Cuchet songe à se marier avec un pareil macaque. Moi qui suis déjà vieille et qui n'ai jamais été jolie, je n'en aurais pas voulu pour mari. Elle a beau me dire qu'il est bon et délicat et qu'il fera une situation à son fils,

LANDRIU

La physionomie de l'ingénieur Diard, qu'elle avait toujours vue souriante, était en vérité fort altérée. Il se laissa tomber sur un fauteuil sans répondre. Mme Cuchet répéta d'un ton angoissé.

— Mon ami, qu'y a-t-il ?

Landru ne répondit pas davantage. Il avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et semblait en proie à un formidable accablement. L'honnête Mme Cuchet se sentait envahie par une pitié à la fois amoureuse et douloureuse pour cet homme qui avait tout l'air d'une épave. Elle lui tapota doucement la joue et reprit :

— Remettez-vous, mon ami, remettez-vous, je vous en prie.

L'ingénieur Diard continuait à ne pas répondre à ces marques d'intérêt. Il demeurait prostré dans son fauteuil, où il semblait s'enfoncer davantage d'instant en instant. Mme Cuchet reprit d'une voix cette fois nerveuse, parce que le silence persistant de son partenaire l'agaçait :

— Mais enfin, m'expliquerez-vous ?

— Eh ! gémit-il, en prenant sa tête dans ses mains, que voulez-vous que je vous explique. Je deviens fou.

— Ce n'est pas une explication. Parlez, je vous en prie. Je suppose qu'il a fallu une raison bien puissante pour vous ramener chez moi à pareille heure, alors que nous venions à peine de nous quitter.

— Ne me demandez rien. Je ne me comprends pas moi-même. J'aurais certainement mieux fait de suivre ma première idée. Tout aurait été fini et vous ne me feriez pas de reproches.

— Mais quelle idée ?

L'ingénieur Diard regarda sa fiancée d'un air égaré.

— Mais qu'avez-vous, mon Dieu, qu'avez-vous ? insista-t-elle.

— Rien, tenez, laissez-moi partir.

— Pas avant que vous vous soyez expliqués.

Il se dressa en titubant légèrement et répéta :

— Laissez-moi partir !

— Non ! je ne peux pas vous laisser partir dans cet état. Vous vous en irez tout à l'heure, quand vous serez calme.

L'ingénieur Diard murmura à mi-voix :

— Tout vaut mieux qu'une pareille vie. Quand on souffre trop et qu'on n'a plus le courage de souffrir, il vaut mieux renoncer à la vie.

Elle eut un sursaut et protesta :

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

— Si sérieusement, que si je ne m'étais pas décidé

ces damnés papiers n'arriveront jamais. Puisque vous ne m'aimez pas assez pour m'appartenir que voulez-vous que je fasse ?

— Mais c'est de l'enfantillage !

— Peut-être, mais c'est un enfantillage bien douloureux, je vous assure. Tout à l'heure, quand vous m'avez quitté, j'ai souffert à en crier. J'ai essayé de me dompter, je suis parti droit devant moi comme un fou. Comment n'ai-je écrasé personne, je n'en sais rien. J'allais au hasard. Je me suis trouvé sur les bords de la Seine, du côté de Bercy, à un endroit où l'on décharge des bateaux et où il n'y a pas de parapet. Je souffrais tellement d'être privé de vous que... Mais non, ne m'en demandez pas davantage.

— Mon Dieu, qu'alliez-vous faire ?

— Si votre image ne m'était pas apparue à ce moment pour me défendre de faire le geste que j'étais en train d'accomplir, j'apppuyais sur l'accélérateur et je sautais avec ma voiture dans la Seine.

— Est-ce possible ? Mais vous êtes tout à fait fou, mon pauvre ami !

— J'ai été plus fou encore quand j'ai pensé que vous me défendiez de mourir et que j'ai vu devant moi votre image qui me tendait les bras. Alors je suis revenu ici comme un insensé. Pourquoi faire ?

— Je n'en sais rien. Je dois m'en aller. Il faut que je parte. Laissez-moi partir.

Il se dressa, saisit à nouveau son chapeau et, comme en proie à une exaltation prodigieuse, se rua vers la porte.

Mais déjà elle l'avait devancé et de ses bras en croix la lui barrait. Ils se heurtèrent, lui essayant de la déplacer, et elle s'agrippant à lui désespérément. Il y eut une courte lutte entre eux, et ils se trouvèrent si mêlés, que, moins de quelques secondes après, ils roulaient ensemble, comme deux lutteurs qui ne peuvent pas se séparer, sur un canapé qui se trouvait là, à point nommé, pour amortir leur chute.

Dans la rue, la camionnette, toutes lanternes allumées, veilla jusqu'à l'aube sur leur première nuit d'amour.

(A suivre.) JEAN FABER.

Reproduction du fameux carnet de Landru sur lequel le « Barbe Bleue » moderne inscrivait des annotations qui lui furent fatales et démontrent sa culpabilité.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :
LA MESSE DES GUEUX

Apprenez donc à vous défendre contre un assaillant

Les Anglais ne se contentent pas de faire du sport sur les stades et dans les gymnases. Ils s'occupent aussi, beaucoup, de l'enseignement aux femmes du *self-defence*, c'est-à-dire de la défense individuelle.

Une championne bien connue, miss Dot Butler a fait récemment une conférence suivie de démonstrations, parmi lesquelles nous détachons celle, très caractéristique, qui fait le sujet de nos photographies.

Ces documents représentent miss Butler aux prises avec un assaillant, figuré par un lutteur allemand de bonne réputation, Peter Goetz.

L'homme s'est élancé pour saisir sa victime par la nuque et l'amener à lui pour la prendre, ensuite, à bras-le-corps.

Voici la riposte imaginée par miss Dot Butler :

Elle saisit vigoureusement les avant-bras de son agresseur et en même temps fléchi le genou gauche, pendant que la jambe droite, lancée avec force, vient heurter le creux de l'estomac de l'homme. Ce dernier est déjà à demi suffoqué par le choc qui atteint les centres nerveux connus sous le nom de *plexus sacré*.

Miss Butler profite de ce désarroi momentané pour se laisser choir sur le dos, en entraînant avec les bras son adversaire, par-dessus elle, en équilibre sur la plante de son propre pied. L'élan est suffisant pour projeter l'homme loin derrière ; le plus souvent, la chute est lourde et plaque douloureusement

l'homme sur la colonne vertébrale. De toutes manières, l'agresseur est suffisamment étourdi pour perdre l'assurance de ses mouvements, et la jeune femme peut mettre à profit le temps ainsi gagné pour fuir, appeler au secours, ou... si elle est très vigoureuse, mettre l'agresseur définitivement *knock-out*, par quelque bon direct à la pointe du menton !...

Évidemment, il faut faire le sacrifice des convenances dans l'attitude préconisée par la jeune femme. Mais qui pense aux convenances en cas de danger ?... Le principal est de sauvegarder son existence.

Le mouvement que nos trois photographies indiquent est d'ailleurs une parade de *jiu-jitsu* que connaissent bien ceux qui ont appris à se servir de ce procédé de défense qui nous vient du Japon et qui a rendu tant de services aux personnes attaquées dans la rue.

Les Japonais sont de première force dans l'art de pratiquer le *jiu-jitsu*, et ils sont arrivés, grâce à lui, à pouvoir s'égalier aux plus redoutables boxeurs et lutteurs.

Il n'est pas inutile de rappeler en effet que des mouvements de défense aussi simples que celui indiqué plus haut peuvent être employés par des êtres beaucoup moins forts, physiquement parlant, que leurs agresseurs.

Il s'agit de conserver avant tout son sang-froid et de ne perdre aucune occasion favorable de se défendre, en frappant l'adversaire au point faible. On conçoit, dans le cas particulier que nous venons d'exposer, combien il est important, pour la personne assaillie, de ne pas perdre une seconde. La moindre tergiversation serait néfaste. On doit agir avant d'être abattu soi-même.

Bientôt :
Souvenirs d'un
Chasseur de Rats !



LES POCHEs PRÉFÉRÉES



Dans le métro, ce brave voyageur qui ne pense pas à se méfier est entouré de deux gaillards qui ne paraissent pas se connaître. Observez l'attitude de l'individu de droite, dont la main gauche, placée sur la hanche, est prête à opérer. (Wide World.)

Sur la plate-forme de l'autobus, par suite d'un cahot, un de vos voisins s'appuie fortement sur votre poitrine...

En montant dans le métro, un voyageur attendu sort brusquement d'une voiture, vous heurtant l'épaule, en s'excusant très gentiment...

Sur les boulevards, autour d'un camelot, au milieu d'un attroupement, quelqu'un vous bouscule légèrement...

Ou encore, sans le moindre choc, sans la moindre secousse, sans le moindre geste pouvant attirer l'attention...

Quand vous rentrez chez vous, le soir, vous vous apercevez que votre portefeuille a disparu de votre poche, que votre porte-monnaie s'est volatilisé, et vous vous souvenez brusquement du voisin s'appuyant lourdement, du voyageur trop poli qui s'excusait avec tant d'insistance, de la légère bousculade qui s'est produite autour de l'étal du camelot.

Ou vous ne vous remémorez rien du tout. Vous n'avez rien remarqué, mais votre argent est parti quand même, et vous n'avez que la ressource d'aller porter plainte au commissariat de votre quartier.

Vous avez été victime d'un pickpocket !

Vous avez été, si vous n'avez rien remarqué, victime d'un artiste, car c'est réellement un art d'explorer les poches de ses semblables pour y subtiliser les porte-monnaie, portefeuilles, montres et autres objets de valeur qui s'y trouvent.

Pour faire un bon pickpocket, il faut, non

Au-dessous : Rien n'est plus aisé que de sectionner une poche revolver bien fermée. Le pickpocket se sert d'une lame de rasoir mécanique pour pratiquer rapidement une incision dans le tissu.



seulement des dispositions naturelles, mais aussi un doigté qui ne peut s'acquérir qu'après un très long apprentissage.

Le bon pickpocket doit, en outre, être assez psychologue pour choisir ses têtes, et très au courant des moindres variations de la mode pour pouvoir opérer à coup sûr et trouver, sans tâtonnements, la poche où il pourra plonger la main sans risquer d'éveiller l'attention de sa victime.

Quand les vestons sont très ouverts, la poche la plus favorable aux explorations fructueuses de ces messieurs est celle placée sur la poitrine, à l'intérieur du vêtement.

Il y a pourtant un inconvénient : pour que ce travail soit parfaitement exécuté, il faut être deux, d'où diminution du bénéfice.

L'opérateur et son complice se placent de chaque côté de la victime qu'ils ont choisie, se serrent contre elle, autant que la densité de la foule ambiante le leur permet, puis, tout à coup, le complice feint une grande agitation, attirant l'attention du « client ».

Le « client » tourne fatalement, instinctivement la tête, l'opérateur fourre rapidement la main dans sa poche, lui subtilisant son portefeuille.

Après la poche intérieure du veston, celle que préfèrent MM. les pickpockets est celle qui est pratiquée sous la ceinture du pantalon, sur la hanche, et que les tailleur appellent la poche revolver.

A première vue, cette poche vous paraît la plus sûre, la mieux abritée.

Quelle erreur est la vôtre !

Cette poche est une des plus faciles à atteindre. Rien n'est plus simple que de la couper sans que le quidam attablé à la terrasse d'un café ou le badaud déambulant parmi la foule s'en aperçoive : deux coups de rasoir ou de ciseaux très aiguisés, et le tour est joué.

Si vous ne tenez pas à être dévalisé, dispensez-vous donc de mettre votre argent ou vos objets précieux dans votre poche revolver.

Malheureusement, il est peu d'endroits sûrs, et les

Au-dessous : Le pickpocket de gauche a réussi à attirer l'attention du voyageur qui commet l'imprudence de se laisser distraire. Le pickpocket de droite ne perd pas l'occasion d'agir et immédiatement s'empare du portefeuille de l'imprudent. La jeune fille de gauche elle-même n'y voit que du jeu. (Wide World.)



A droite : C'est un jeu pour un habile pickpocket que d'enlever un portefeuille dans une poche revolver, quand cette poche n'est pas boutonnée.

poches verticales qui se trouvent de chaque côté de votre pantalon et suivent la direction de la ceinture ne sont pas, pour votre numéraire, des asiles plus inviolables.

La bonne vieille poche horizontale, taillée devant les cuisses, si démodée aujourd'hui, avait du bon : elle ne bâillait jamais, restait toujours bien fermée.

Mais alors, allez-vous dire, comment nous tenir sur nos gardes, puisque vous nous affirmez que pas une de nos poches n'est inviolable et que ces messieurs les pickpockets peuvent explorer le plus facilement du monde tous nos vêtements ?

Si au lieu de mettre tout votre argent au même endroit vous le répartissez dans vos différentes poches, vous avez des chances, même si vous rencontrez, malheureusement pour vous, un très habile opérateur, qu'il se contente d'une seule exploration et que, par conséquent, il ne vous enlève qu'une minime partie de ce que vous portez sur vous.

JEAN CARON.

DES PICKPOCKETS

MARCHANDES D'AMOUR

CEUX DU « MILIEU ».

Ceux du « milieu ». Expression néologique inventée ces temps derniers pour désigner ces messieurs de la haute et basse pègre qui protègent de façon intéressée les marchandes d'illusions.

Il n'y a pas bien longtemps encore, ces indésirables étaient dénommés tout bonnement des souteneurs. Aujourd'hui, ils sont du « milieu » : c'est, paraît-il, plus distingué. Et, pour eux, la justice a créé un délit nouveau : le vagabondage spécial. Va donc pour le « milieu » et pour le vagabondage spécial. Mais si les termes changent — avec le temps, — les individus restent les mêmes.

Les régulières comme les irrégulières de la prostitution, qu'elles occupent une chambre sordide ou qu'elles habitent un coquet appartement meublé ; qu'elles « travaillent » sous les arcades du Métro, à la Chapelle ou dans les salons luxueux d'une proxénète du Trocadéro ; qu'elles soient les pensionnaires d'une maison de sept heures ou les habituées d'un music-hall ; qu'elles fréquentent un dancing des Champs-Élysées ou un bal-musette de la rue Lappe, toutes ou presque toutes sont sous la domination d'un souteneur... pardon, d'un homme du « milieu », auquel elles obéissent aveuglément et à qui revient de droit la plus forte part de la recette journalière.

Ces femmes, ces malheureuses, serait-on tenté de dire, se défendent généralement d'entretenir un amant de cœur. Elles vont même jusqu'à mépriser ostensiblement les camarades prises en flagrant délit de concubinage. Et elles disent bien haut pour être sincères :

— Elles en ont une pochetée, les gonzesses qui se crèvent la peau pour nourrir un type dont le seul passe-temps est de perdre leur belle galette aux courses ou aux cartes, quand il ne fait pas le micheton avec les copines. Sans compter les torgnoises qu'elles encaissent si le pognon ne rapproche pas à leur satisfaction.

Des phrases, rien que des phrases qui cachent toujours la vérité.

Et, comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, le souteneur de 1930 est calqué de manière impressionnante sur le souteneur d'autrefois. J'ai découvert en furetant dans les archives de la Préfecture de police, un mémoire du XVIII^e siècle présenté à un lieutenant de police, qui fait ce double portrait de ces tristes sires et de leurs non moins tristes compagnes :

... *Elles ne peuvent pas se passer d'un protecteur ; ordinairement, leur choix tombe sur le plus scélérat, afin d'inspirer plus de terreur aux autres et d'avoir un soutien envers et contre tous. Lorsqu'une fille a fait choix d'un souteneur, elle n'est plus maîtresse de s'en défaire ; il faut qu'elle l'entretienne dans sa paresse, dans son vice, dans son jeu et dans ses débauches avec d'autres filles, car il est de ces hommes qui, sur leur réputation, en ont plusieurs à la fois ; et, si elle ne peut plus résister à la tyrannie de cet homme, il faut, pour s'en débarrasser, qu'elle en trouve un autre plus redoutable encore et, par cela même, plus despote et plus tyran...*

Ne croirait-on pas que ce mémoire date d'hier. Les collaborateurs des services spéciaux de M. Chiappe

pourraient le signer sans avoir à y changer un mot.

Cependant, un projet de loi sur la prostitution se couvre de poussière dans les cartons du Parlement, d'où il ne sera sans doute jamais exhumé. L'article 4 dudit projet atteint directement le souteneur. Le voici :

Article IV. — Les hommes qui, sans moyens d'existence, sont convaincus de vivre avec des prostituées soumises ou insoumises seront punis d'un emprisonnement d'un an à deux ans de prison.

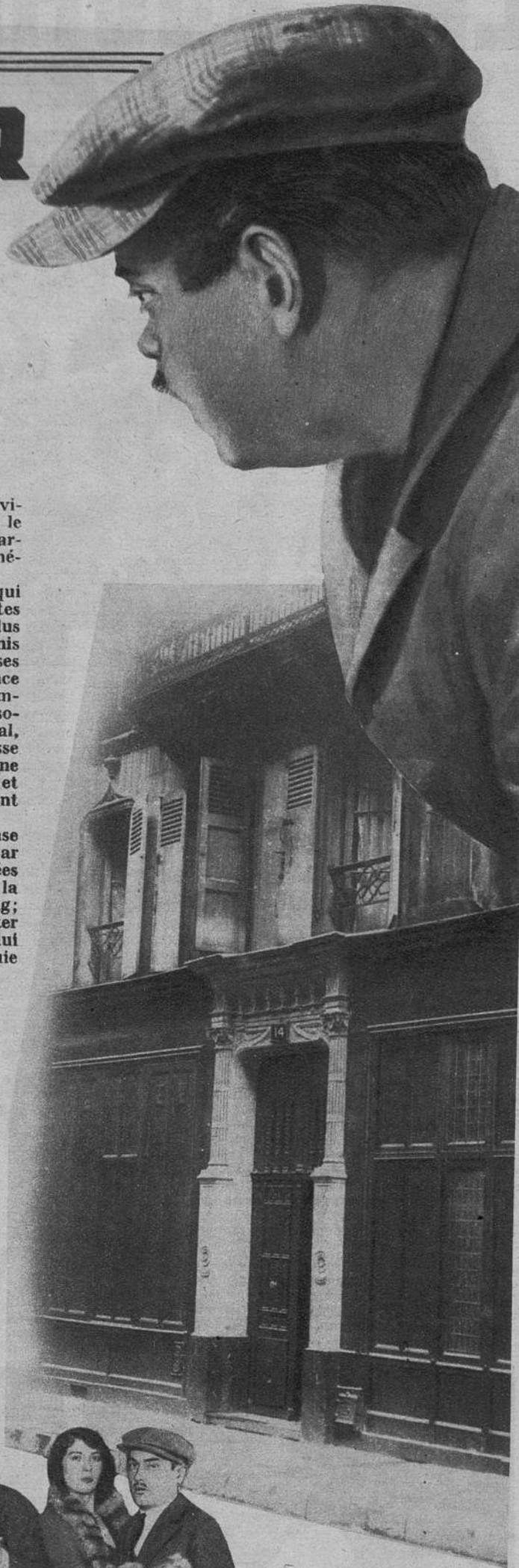
Le tribunal pourra, en outre, décider qu'à l'expiration de leur peine, ils seront envoyés à la relégation. Il est de toute évidence qu'une loi sur la prostitution devrait protéger les filles contre de tels individus, d'autant que plus on en diminuera le nombre, plus on diminuera celui des marchandes d'illusions et des maladies vénériennes.

En effet, la plupart des malheureuses qui descendent sur le trottoir y sont conduites par ces misérables qui, pour trafiquer plus sûrement de la chair humaine, se sont réunis en une sorte d'association qui protège ses membres contre les velléités d'indépendance de leurs victimes. Voyons rapidement comment le souteneur opère. Dès que son « associée » a trop d'usage ou est morte à l'hôpital, il cherche à la remplacer ; pour cela, il s'adresse le plus souvent à une petite ouvrière ou à une domestique, momentanément sans place, et qu'il juge pouvoir devenir un bon instrument de travail.

Il lui fait d'abord une cour assidue, dépense avec elle sans compter l'argent prêté par l'association ou les quelques économies laissées par la défunte. Il lui fait des cadeaux, la conduit au restaurant, au cinéma, au dancing ; puis, un jour, il cherche à la décider à quitter les siens afin d'avoir plus de temps pour lui prouver son amour. Si la pauvrette, éblouie par les manières doucereuses de son ami, accepte, c'en est fait d'elle.

Deux ou trois jours après cette union libre, notre homme déclare qu'il n'a plus d'argent et qu'il est en difficultés avec sa famille. Il pleure, il se désole et s'évertue à convaincre sa compagne que, si elle voulait, oh ! pour quelques jours seulement, elle gagnerait la vie des deux en attendant que les parents s'humanisent et envoient de nouveaux subsides. Si la malheureuse résiste, c'est à coup de pied et à coups de poing qu'il achève son argumentation. Et, à la nuit tombante, elle se hasarde sur le trottoir.

Les premiers jours, elle n'ose aborder le passant : mais l'homme du « milieu » est là qui la surveille et qui exige, après chaque opération, le gain obtenu. Les débuts faits, la fille, devenue plus hardie, descendra seule dans la rue et, tous les soirs, apportera fidèlement à son protec-



Une maison close du Faubourg Montmartre. (Rol.)



Il la conduit au dancing. (Rol.)

teur et maître l'argent qu'elle aura recueilli.

Il ne faut même plus songer, pour elle, à une réhabilitation possible ; elle appartient pour toujours à l'association, qui lui défend, sous peine des pires représailles, de quitter son « petit homme ».

Tout dernièrement, une pauvre fille, Louise Beaudouin, réfugiée dans un petit village de Franche-Comté où elle s'était placée comme domestique, fut assassinée par un



Quelques-unes de ces pauvres filles écourtes cherchent à se suicider. (Keystone.)

souteneur qu'elle avait abandonné. Les seules prostituées qui, prises de dégoût, ont pu s'échapper des griffes de leur protecteur n'ont trouvé de refuge que dans la mort. Les faits-divers des journaux relatent trop fréquemment le suicide de quelques-unes de ces pauvres filles écourtes.

Une débutante, ou qui paraissait telle, eut un soir la naïveté de me conter son histoire. Elle m'avoua que, mise en carte sur la dénonciation de ses camarades de trottoir, elle était « donnée », c'est-à-dire arrêtée, très fréquemment parce qu'elle se refusait à prendre un souteneur.

— Vous ne vous imaginez pas, me confia-t-elle, combien ces femmes sont rosses. Dans chaque quartier, il y a comme un syndicat de filles et de souteneurs ; tout cela vit et trafique ensemble, et si une nouvelle venue paraît seule, les syndiqués lui imposent un protecteur, qu'elle doit accepter, sinon la lutte commence.

— Mais pourquoi ne rentrez-vous pas dans le droit chemin ?

— Il faut vivre, me répondit mélancoliquement la pauvre fille. Il faut vivre et, dès que l'on a mis le doigt dans l'engrenage, tout le corps y passe. D'ailleurs, j'ai ma carte ; quel est le patron qui, maintenant, consentirait à m'employer dans ses ateliers ?

— Qu'allez-vous faire ?

— Je vais essayer d'entrer dans une maison publique ; si je ne réussis pas, malgré toute ma répugnance, je me conformerai à la loi commune : je subirai un marlou.

— Toutes ces femmes, vos camarades, ont dû vous dire « les avantages » qu'il y a pour une fille de s'encaniller avec un individu aussi méprisable, véritable trafiquant de chair humaine, pourvoyeur du trottoir ?

— Elles ne cessent, en effet, de me dire ceci : « Un amant de cœur que l'on aime bien vous console des ennus du métier ; au surplus, il vous stimule au boulot. Bien souvent, seule, on se laisserait aller à son cafard, on n'en ficherait pas un coup, alors, pas de galette ; lui il se fâche, il vous remonte le moral, il vous pousse dehors malgré vous, et la recette que vous empêchez cette nuit-là c'est à lui que vous la devez. »

— Donc, le souteneur serait indispensable à la bonne marche des affaires de la prostitution ?

— Elles l'affirment toutes, et puisque ce sont des anciennes sur le tas, il faut bien les croire.

— Elles ont, en effet, l'expérience voulue.

Elles ne pensent qu'à s'illusionner, les pauvres filles, et elles veulent illusionner les autres. Elles savent que les souteneurs sont des êtres immondes ; elles les subissent par veulerie et aussi par crainte. Le souteneur, je le répète, est une plaie sociale ; n'ais la justice est trop souvent désarmée contre eux ; lorsqu'ils comparaissent devant eux au lendemain d'une rafle, les magi trats ne peuvent les poursuivre que pour vagabondage spécial. Or, presque tous ces individus possèdent un livret de travail ou des pièces qui annihilent ce délit, alors, sauf un cas plus grave, l'acquittement s'impose. Quelques jours après leur arrestation, ces tristes sires reprennent leurs odieux trafics et narquent les policiers découragés. Et c'est ainsi que les bars de divers quartiers sont envahis chaque soir par une foule de « barbillons » dont la seule occupation est le jeu (parfois la combinaison d'un coup d'entolage ou de cambriolage à exécuter), en attendant le retour des travailleuses de la rue et la reddition des comptes, ce qui ne va pas toujours sans bruit.

Il y a également, le croirait-on ? des souteneurs légitimes. L'un de ceux-ci m'a été signalé par sa femme, une malheureuse et chétive enfant de dix-neuf ans à peine, qui ne se montrait nullement indignée du métier infâme qu'elle faisait d'accord avec son mari.

L'histoire de cette jeune prostituée est, d'ailleurs, lamentable. Je l'ai apprise au cours de mes enquêtes, et je l'ai vérifiée. Ses parents, des ouvriers parisiens qui fréquentent plus assidûment les bars du boulevard de la Villette que l'atelier ou l'usine, avaient six enfants dont celle qui nous occupe, la petite Clara, l'afnée. Ces enfants ne mangeaient jamais à leur faim, tout l'argent du ménage passant en beuveries crapuleuses, et il leur arrivait trop souvent de se coucher pêle-mêle sur mau-

— Il ne s'agit pas de moi, répartit le triste individu. Tu connais notre voisine, M^{me} Manon ? C'est une fine mouche celle-là ; il paraît qu'elle a une garde-robe richement pourvue et qu'elle ne se prive de rien. Elle se fait des journées superbes sans se biler, puisque tous les matins on l'entend chanter comme un rossignol.

— Quel métier exerce-t-elle ?

— Je l'ignore. Renseigne-toi auprès d'elle.

Le lendemain matin, car M^{me} Manon rentrait toujours fort avant dans la nuit, Clara alla trouver sa voisine. Elle eut avec elle une longue conversation assez convaincante pour que la jeune maman pût raconter à son mari :

— M^{me} Manon m'a fourni tous les renseignements que je lui ai demandés. Elle m'a assuré qu'elle touchait tous les soirs de cinquante à soixante francs, et que sa patronne lui accordait le déjeuner et le dîner. Elle commence vers midi et termine vers deux heures de la nuit.

Clara connaissait mal son mari ; elle avait honte de lui dévoiler le métier de M^{me} Manon. Lui ne s'y trompait pas ; il était fixé depuis longtemps. Avec cynisme, il demanda :

— Et dans quelle maison travaille-t-elle ?

— Près de la rue du Faubourg-Montmartre. Elle m'a offert de parler pour moi à sa patronne et elle est toute disposée à me prêter les quelques frusques indispensables qui manquent pour débuter.

— Alors, fit joyeux, ce mari infâme, tu as accepté ?

— Tout, pluôt que de continuer à claquer du bec et à laisser mes enfants dans le besoin.

— Tu as bien fait : il n'y a pas de sot métier, conclut cet indigne.

Il n'en dit pas davantage ; il acceptait comme la chose la plus naturelle que la mère de ses enfants, que sa femme légitime se prostitue !

La petite maman poussée par la misère, encouragée par un mari souteneur, fait maintenant partie du personnel des maisons de rendez-vous. Et, la nuit, dans la chambrette de l'hôtel du canal Saint-Martin, cet odieux personnage attend sa femme en veillant sur le sommeil des deux enfants...

Il avait tout simplement agi comme un souteneur professionnel. ARMAND VILLETTÉ.

LA SEMAINE PROCHAINE :
Entolage, Enjollement,
Autolage.



Et, la nuit venue, elle se hasarde sur le trottoir.

Elle, la nuit venue, elle se hasarde sur le trottoir.

Le mari accepta avec joie. Enfin, elle allait être heureuse !

Le mariage se fit quelques semaines après, et Clara entra dans une fabrique de papiers, où elle ne tarda pas à gagner une quinzaine de francs par jour. Les excellentes dispositions du mari s'évanouirent rapidement. Comme sa femme rapportait quelques sous à la maison, il en profita pour espacer de plus en plus ses journées de travail ; il invoquait sans cesse les raisons les plus variées pour chômer. Un second enfant naquit et, avec lui, la misère revint dans la pauvre chambre du canal Saint-Martin.

Que faire ? Les paies hebdomadaires du mari représentaient à peine quelques billets de cent sous. La petite Clara, amaigrie, défaillante par les privations et par ses deux maternités successives, voulut encore lutter. Elle confia ses deux enfants à une voisine et reprit le chemin de la fabrique. Mais les frais de garde, de laitage et d'entretien des bébés, la location de la chambre et les dépenses du mari absorbait, et au delà, les gains de la courageuse maman. Elle tenta de faire entendre raison à son mari, qui travaillait de moins en moins et se laissait vivre tranquillement. Lorsque, par hasard, il gagnait cinquante francs, c'était pour se goberger sans souci de sa femme ni de ses deux gosses.

Cela ne pouvait durer plus longtemps. C'est alors qu'un soir le misérable vint dire à la pauvrette, dont le chagrin et la faiblesse faisaient peine à voir :

— Il y a des femmes qui savent se tirer d'affaire.

— Que veux-tu dire ? Est-ce que je ne fais pas l'impossible ?

— C'est précisément ce que je te reproche : tu fais l'impossible pour n'aboutir à aucun résultat.

— Si, par ton travail, tu aidais un peu le ménage, nous ne serions pas si malheureux.



.. Et dans la chambrette de l'hôtel du canal Saint-Martin.

Une soirée chez les Amateurs de Cocaïne

La neige ; oui, la drogue, la coco, la came, la bigornette. Que n'a-t-on pas dit, écrit, inventé — car l'imagination des journalistes a été mise à rude épreuve par des lecteurs en mal de reportages sensationnels — sur la fameuse drogue, sur le poison blanc, sur la cocaïne, puisqu'il faut appeler par son nom cet autre mal qui répand la terreur.

Oui, tout a été dit, et rien n'a été dit, car bien rarement — pour ne point dire jamais — on ne s'est, à son sujet, adressé à bonne source.

Il en est de la drogue comme des histoires de chasse : on se base sur ce que les autres ont raconté, sur les souvenirs de jeunesse, et cette enquête ayant été faite maintes fois, personne n'a songé à la recommencer afin de débarrasser de toute la fantaisie dont finalement elle s'est maquillée.

Et voilà ce qui nous a poussés à battre des sentiers archibattus, à recommencer une étude pour laquelle, croit-on, aucune nouveauté n'est à prévoir, à faire du neuf avec du vieux, du très vieux, des tels des navigateurs facétieux qui voudraient découvrir une seconde fois l'Amérique ou des naissances qui se mêleraient, un peu tard, d'inventer la poudre.

Aussi bien est-il question de poudre en la circonstance, d'une poudre blanche, d'innocente allure, alors que le plus atroce des poisons se cache sous une candide apparence.

La cocaine !...

— Mais d'abord, nous disait l'intoxiqué que nous interviewions, savez-vous bien ce qu'est la « neige », la drogue divine ? Imaginez-vous les plaisirs, les jouissances, les reposantes douceurs qu'elle procure ? En avez-vous pris ?

— Pas encore !

— N'en prenez donc jamais. Le jour que vous toucherez à la « bigornette », ne comprenez que sur un miracle pour vous désintoxiquer. La « neige », c'est la mort pour bientôt, mais une mort qui, en dépit des apparences, ne sera pas plus rapide, plus tôt venue que l'autre, la mort bourgeoise, la mort logique, j'allais dire légale. La cocaine brûle la vie, mais l'intensifie en faisant croire à un bien-être qui n'est qu'une atroce souffrance.

« Je vous le répète : n'en prenez point. Pour quelques secondes d'ivresse problématique, vous rendrez plus aigües toutes les souffrances physiques et morales.

Notre intoxiqué battit des paupières comme pour éteindre la flamme qui animait son regard de demi-fou.

— La coco !... reprit-il après un moment de silence... A

— C'est là qu'il faut avoir des « répondants », prouver sa sincérité, sa discréetion, sa prudence, son habileté.

— Celui qui vient à la coco en devra obtenir d'abord d'un ami, étant entendu que cet ami ne dévoilera pas d'où et de qui il tient la précieuse « came ».

— Ce n'est qu'après un « apprentissage » de plusieurs mois que l'initiateur ami se décidera à mettre le nouvel adepte en rapport direct avec celui ou celle qui lui procure la drogue.

— Mais déjà, à ce moment, le débutant n'en sera plus un, mais un intoxiqué que rien ne délivrera plus du doux poison.

— Alors il deviendra sans danger pour les autres.

— A ce moment, en effet, le nouveau prieur aura épousé les intérêts des anciens.

Il sera prudent, astucieux, méfiant, adroit, pour ne se voir point priver de ce qui le fait mourir si délicieusement à petit feu.

La dame du lavabo.

— Il saura que, dans telle boîte de la Butte sacrée, la tenancière des lavabos délivre, sur un mot de passe et sans autres explications, un petit paquet assez semblable à ceux que vendent les pharmaciens et qui contiennent de l'aspirine en poudre.

— Ce mot de passe pro-

un seul regard d'intelligence échangé, pas même une pression de main, personne n'aura rien vu, rien soupçonné.

— Mais le coup du lavabo, pour d'aucuns, est trop connu. Pourquoi risquer de se faire repérer ?

Chapeau et canne.

— Dans ce restaurant voisin de la place Blanche, vous savez que le garçon Ernest est dans la combine.

— C'est Ernest qui vous « arrangera ça ». Oh ! voyez comme c'est simple : vous vous installez à une table, vous commandez un apéritif ou un digestif et vous demandez à Ernest :

— Le chapeleur est-il là aujourd'hui ?

— Oui, monsieur.

— Dites-lui de donner un coup de fer à mon chapeau.

— C'est fait. Ernest emporte votre feutre, qu'il vous rendra moins de dix minutes après. Le chapeau n'aura subi aucune transformation apparente. Et pourtant il contient le petit sachet tant attendu. La drogue est là dans la coiffe, et vous solderez son prix avec celui de votre consommation.

— Ni vu, ni connu encore. Et pourtant, des inspecteurs de la Mondaine ont arrêté des chapeaux en cours de route (à leur retour naturellement), et ça a fait, comme on dit, « bien des histoires ».

— Alors les intoxiqués ont été plus malins. Ils ont donné chapeau et canne à la demoiselle du vestiaire disant ces simples mots :

— Ayez bien soin de ma canne, mademoiselle, c'est un souvenir.

— Ah ! bien, monsieur, compris.

— Un souvenir. Ces deux mots ont donné l'idée à la demoiselle du vestiaire d'appuyer sur le pommeau de la canne. Le pommeau s'est ouvert, et dans une mince feuille de papier de soie que contenait ledit pommeau de la « neige » est tombée, quelques flocons seulement, mais assez tout de même pour faire « oublier » pendant une longue nuit de rêves exquis.

— La drogue ? Comment la supprimera-t-on jamais ? Elle se glisse, elle est partout. La police découvrira mille cachettes, une heure après les intoxiqués et les trafiquants en auront imaginé mille autres.

Le taxi stupéfiant.

Vous connaissez la vieille plaisanterie : un chauffeur de taxi est hélé par un jeune couple qui lui dit de faire un tour au Bois.

— Au retour, le chauffeur annonce :

— Ce sera cent balles : trente francs de taxi et soixante-dix francs de chambre !

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

Comment les vagabonds, les chemineaux s'avertissent sans se voir

LES GRAFFITI MYSTÉRIEUX — DE LA PÈGRE —

Si extraordinaire que cela puisse paraître, les errants, les vagabonds, les loqueteux, tous les va-nu-pieds de la pègre, font partie d'une association mystérieuse et redoutable et possèdent un langage conventionnel qui s'est transmis, de génération en génération, parmi les « pauvres bougres », depuis la cour des Miracles.

Certes, vous ne trouverez aucune trace de ce langage si pittoresque, si suggestif dans les manuels officiels. Mais les gendarmes, les gardes champêtres qui ont mission d'assurer tout particulièrement la sécurité des campagnes, ont pu reconstruire, à l'aide de patients recoupements, ce procédé étrange de conversation entre gueux.

Tous les affiliés des bas-fonds sont unis par ce lien énigmatique qu'ils se transmettent fidèlement sans en rien changer, et qui facilite leur misérable existence, en marge d'une société qui les pourchasse et qu'ils haïssent.

L'été, en promenade à travers la campagne où les grands prés chargés de moissons s'étendent à perte de vue, n'avez-vous pas remarqué, sur le mur d'une ferme ou sur la palissade d'une mesure, de petits dessins comme les bambins en tracent sur leurs premiers cahiers de classe ?

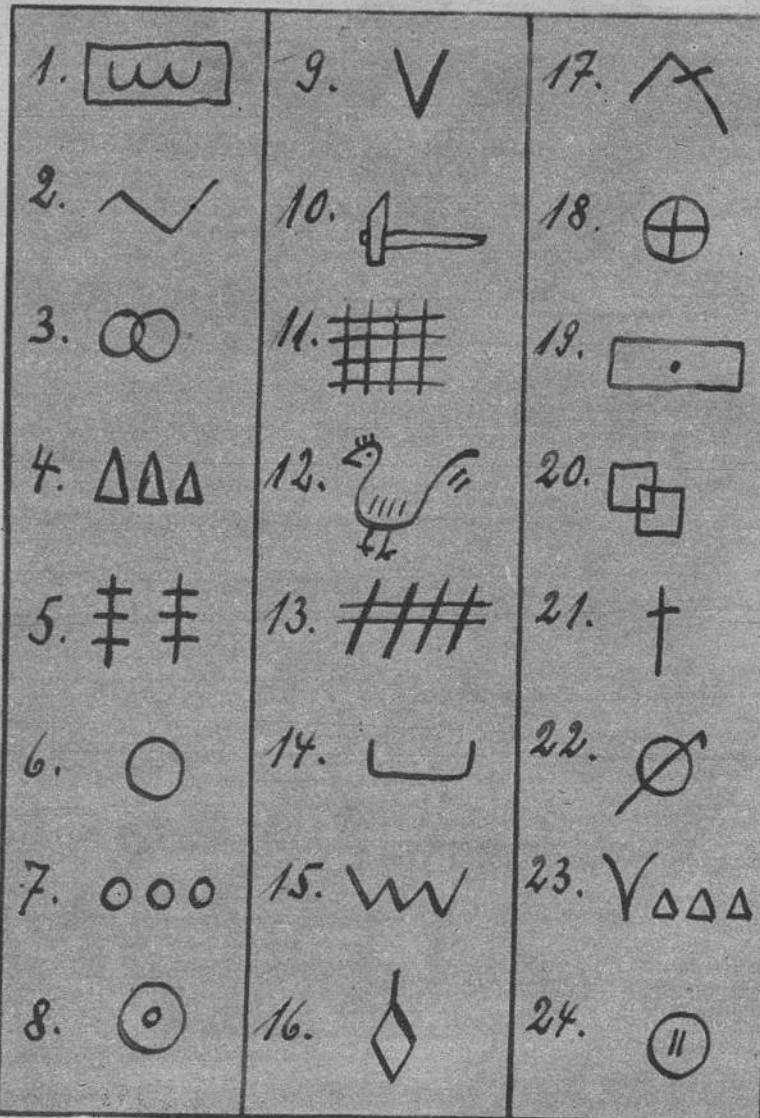
Il y a là des circonférences, des angles droits et obtus, des bâtons, des cônes, en un mot des graffiti aux hiéroglyphes bi-



Un vagabond invite ses camarades à fuir.

zarres. Vous vous êtes très certainement demandé ce que cela pouvait bien signifier, et vous avez pris ces ébauches de caricatures enfantines pour des fantaisies d'écoliers.

Si, au contraire, plus averti, vous avez pressenti que ces graffiti pouvaient avoir une signification, votre embarras n'en a pas été moins grand pour leur donner une explication. La sagacité, l'observation ne suffisent pas seulement en cette matière. Une véritable étude a pu seule donner la clef du



Le tableau des signes conventionnels.

mystère. Cette clef, amis lecteurs, la voici.

Désormais, lorsque vous vous trouverez en présence de ces traits singuliers griffonnés d'une main malhabile à la craie ou au charbon, votre perplexité ne durera pas si vous avez les significations rituelles gravées en la mémoire. Suivons l'ordre du tableau ci-dessus.

Le n° 1 porte trois demi-cercles renversés enfermés dans un rectangle. Cela veut dire : « Chemineau, fuyez ce lieu ; n'entrez pas ! Cette habitation et ce lopin de terre vous sont interdits : les habitants sont violents. Attention aux chiens qu'ils lancent aux trousses des maraudeurs. »

Le n° 2 évoque, dans sa forme étrange, un croc de molosse. Ici, il y a un chien mauvais.

Le n° 3, avec ses deux cercles enlacés, signifie qu'avec un peu de savoir-faire, en insistant, on peut obtenir de l'habitant une miche et un verre de vin, et même un peu d'argent.

Le n° 4, dont les trois petits cônes rappellent des jupes de femmes, apprend au vagabond qu'il n'y a pas d'homme dans cette maison. Précieux renseignement. Une femme seule avec une domestique n'ose pas refuser au quémardeur qui

roule des yeux inquiétants, et, au besoin, profère des menaces en tordant la bouche.

Les deux traits trois fois barrés du n° 5 sont expressifs. Attention à la police ! veulent-ils dire. Et le gueux rajuste sa besace sur l'épaule et hâte le pas, lorsqu'il aperçoit ces signes à l'entrée d'un village.

La belle miche ronde qu'évoque le n° 6 ! En effet, ici, on donne à manger. Il y a la part du pauvre. Cette circonference est sympathique au pauvre errant qui n'a rien à se mettre sous la dent. Si les ventres affamés n'ont pas d'oreilles, ils ont des yeux pour découvrir cette indication.

Le n° 7 est un des plus suggestifs. Regardez ces trois petits ronds. Mais ce sont des sous ! Ils en ont la forme et la dimension. Et, en effet, dans cette habitation, il y a de l'argent. Le locataire passe pour posséder un bas de laine bien garni : Alors, tous les espoirs sont permis. Comment obtenir un peu de cet argent ? Les moyens sont laissés à l'imagination du vagabond. Par la ruse, par la pitié ou par la force ?

Les réactions du chemineau sont variables devant ces petits ronds. Paysan dont la cassette pleine est enfermée dans l'armoire, méfie-toi ! Le n° 8 a la même signification, avec cette précision que s'il y a de l'argent le propriétaire ne s'en dessaisit jamais au profit des loqueteux. Avis !

Le V du n° 9 fournit un intéressant renseignement. Il y a dans cette demeure des gens au cœur pitoyable, mais, attention ! il s'agit de provoquer habilement leur générosité, car on ne donne qu'aux malades. Il faut se présenter en geignant, en toussant, en haletant, en grelotant : « Ayez pitié, m'sieurs, dames, d'un pauvre



Malheur ! C'est la prison en perspective. Vite, décampons

homme qui n'a plus qu'un poumon et qui est presque aveugle et sourd !

Le n° 10 représente un marteau. L'allusion est claire et très déplaisante aux vagabonds qui n'aiment pas gagner leur pain quotidien. Le marteau, outil symbolique du travailleur. Ici, on ne donne la soupe ou des sous qu'à ceux qui rendent service à la ferme : rentrer le foin, casser du bois, aider à l'étable, etc. On chasse impitoyablement les galvaudeux « qui ont un poil dans la main ». Rien pour rien.

Pénible vision qu'offre aux gueux le n° 11. Voici bel et bien les barreaux d'une fenêtre de cachot. Le dessin est éloquent. Il se passe de commentaires. La mendicité est interdite, et les autorités de la localité n'hésitent pas à priver de sa liberté le chemineau qui quémande. Ce lieu est pestiféré pour les vagabonds, ils font un détour pour l'éviter.

Ce coq du n° 12 n'est pas moins significatif : il y a un signal d'alarme dans la maison, un engin dont le cocorico sonore réveillera toute la maison. Il convient d'avancer prudemment, « en douce ».

Le n° 13 présente une haie, un obstacle. Il y a danger



Le gueux se trouve à présent édifié sur la mentalité des habitants de ce lieu.

ici à passer. On risque de laisser aux crocs du chien de garde un pan de pantalon ou de recevoir quelques chevrotines de la part du propriétaire. Il est prudent de passer son chemin sans essayer de « boire l'obstacle ».

Le n° 14 a la prétention de dessiner un réceptacle. Ici, il y a un abri pour la nuit. Cette indication n'est pas à dédaigner, car la route est longue, brûlante l'été, boueuse l'hiver, et pour reposer ses pieds lamentables, le chemineau est heureux d'avoir un peu de paille et un toit au-dessus de sa pauvre face.

Le n° 15 précise en les aggravant les indications des numéros 1 et 2 : les chiens ici sont très méchants. Cette rangée de crocs ne laisse aucun doute. Gueux, n'approchez pas trop près de la porte, la nuit, et ne

histoires. Gueux, faites-les rire, et l'on vous en sera reconnaissant.

Le n° 18 est catégorique : rien à faire ici. Le cercle est barré d'une croix qui interdit tout espoir.

Le n° 19 n'est pas moins caractéristique. Avec un peu d'habileté, il se déchiffre très aisément. Il y a un point dans un rectangle : traduisez : un poing. Le propriétaire est brutal. Il n'entend pas qu'on franchisse son seuil : le rectangle est bien clos. Si vous le passez, il y a le poing.

Le n° 20 est plus rassurant pour le gueux chapardeur. Ces deux carrés sont de bon augure. Ils assurent que les propriétaires sont peureux. En fronçant le sourcil, en serrant son bâton dans la main, d'un air agressif, on peut escompter une aubaine.

La figure 21 est très expressive. La croix donne

Un vagabond fait signe à son compagnon de misère que la maison est bonne. Les graffitis sont formels sur ce point.

vous hasardez pas à sauter le mur : vous seriez reçus d'une façon cruelle.

Le n° 16 présente un croquis bien bizarre dont on a cherché longtemps la définition. Ce fut un véritable rébus durant près d'un siècle. Il intéresse tout particulièrement les voleurs : il indique en effet que les serrures ne sont pas à secret et qu'on peut aisément les forcer. Il décèle aussi la présence d'une porte démantibulée qu'on peut ouvrir d'une poussée.

Le n° 17 est bien curieux : « Ici, veut-il dire, les femmes sont jeunes, aimables et sensibles à une galanterie. Elles se laissent enjolier. En les prenant par les sentiments, on obtient bon souper, bon gîte. Elles aiment les

histoires. Gueux, faites-les rire, et l'on vous en sera reconnaissant.

Le n° 18 est catégorique : rien à faire ici. Le cercle est barré d'une croix qui interdit tout espoir.

Le n° 19 n'est pas moins caractéristique. Avec un peu d'habileté, il se déchiffre très aisément. Il y a un point dans un rectangle : traduisez : un poing. Le propriétaire est brutal. Il n'entend pas qu'on franchisse son seuil : le rectangle est bien clos. Si vous le passez, il y a le poing.

Le n° 20 est plus rassurant pour le gueux chapardeur. Ces deux carrés sont de bon augure. Ils assurent que les propriétaires sont peureux. En fronçant le sourcil, en serrant son bâton dans la main, d'un air agressif, on peut escompter une aubaine.

La figure 21 est très expressive. La croix donne

la ligne de conduite que doit suivre le vagabond. Il doit témoigner d'une grande piété, implorer la charité au nom de Dieu, et même se signer hypocritement avant de tendre la main. Les locataires de la maison sont dévots.

Comme on le voit, pas une rouerie n'échappe à la pègre. Elle emploie toutes les ruses, tous les stratagèmes pour gagner malhonnêtement sa subsistance.

Ce cercle qui traverse un trait recourbé à son extrémité (figure 22) suggère un moyen extrême : il faut voler. Le fermier ne donne rien, mais avec un peu d'adresse on parvient à chaperonner une poule, des œufs, des légumes. Il y a des chances pour que l'opération s'effectue sans dommages.

Le n° 23 est une combinaison des numéros 4 et 9. Cet amalgame fournit une documentation assez précise sur l'état d'esprit des habitants : il y a des femmes sensibles en cet endroit, et il faut savoir susciter leur pitié. Que les imaginatifs donnent libre cours à leur verve ! C'est au plus malin qu'ira la riche aumône. Les gueux ont heureusement plus d'un mensonge dans leur besace.

Le n° 24 et dernier est un sujet d'effroi pour les chemineaux qui fuient la maison portant ce signe, en crachant de haine, l'imprécaution à la bouche. Ce cercle qui entoure ces deux petits traits indique que le propriétaire n'hésite pas à appeler la police dès qu'un individu suspect rôde dans les parages de son bien. Déguelez d'ici, pauvres herbes !

Voici l'explication des vingt-quatre principaux signes qui constituent le langage conventionnel international qu'utilisent les centaines de mille de gueux qui, par le monde, vivent au détriment d'autrui, en état de vagabondage, honnis des honnêtes gens et rejetés de toutes les sociétés, lèpre humaine qu'aucune civilisation n'est encore parvenue à faire disparaître.

ANDRÉ CHARPENTIER.

LE POISON BLANC (Suite de la page 9)

— Un repaire d'« indics » peut-être ?

— On ne sait pas...

Jacquot ne tenait pas à nous en dire trop.

L'établissement de la rue Tholozé était un café comme... tous les autres cafés que fréquentent les citoyens à la bourse plate et quelques dames flanquées de leur messieurs.

Jacquot s'était-il moqué de nous et nous avait-il donné cette adresse au hasard pour se débarrasser de deux journalistes vraiment trop curieux ?

Nous le pensâmes tout d'abord.

En face de nous, pourtant, une assez belle fille, dont les lèvres s'ornaient d'un sourire mi-aimable, mi-amer, nous regardait avec des yeux de chien en porcelaine.

Elle tenait de la dextre une cigarette éteinte et paraissait poser pour un peintre invisible.

Après avoir contemplé cette étrange consommatrice, nos regards foulèrent les autres coins de l'établissement.

Soudain, mon collaborateur me poussa du coude.

Oui, le doute n'était pas possible : Jacquot ne nous avait pas trompés, et nous étions bien entourés d'intoxiqués de la basse classe.

Pour s'en persuader, il n'y avait qu'à examiner tous les visages blêmes, gris-plomb ou jaunes qui nous entouraient, ces physionomies hébétées dans lesquelles deux yeux de fou ou d'endormi indiquaient que leurs propriétaires étaient sous l'effet de la drogue ou attendaient le pourvoyeur habituel.

Nous avons écrit tout à l'heure que, suivant l'indication de Jacquot, on ne se gênait pas rue Tholozé pour assouvir son vice. A ce propos, encore, nous comprimes soudain que le chasseur du Clodoche nous avait dit la vérité.

Derrière le comptoir du café, à peine cachée par la porte entrouverte donnant sur le lavabo, une belle fille brune, sachet ouvert, prisait de la cocaïne.

L'opération terminée, elle vit notre regard et sourit.

Elle nous regarda encore une fois après avoir déchiré en menus morceaux la feuille de papier ayant contenu la

drogue et, lentement, vint s'asseoir à notre table.

— Tu offres le champagne ?

Sur notre réponse affirmative, elle commanda une bouteille de bonne marque et brusquement demanda :

— Vous êtes venus en chercher ?

— Oui.

— Pas pour ce soir, les amis. Demain, si vous voulez. On doit m'en apporter une bonne provision. Ce qu'il y a de bon ici, c'est qu'on ne se gêne pas. Seulement, hein, pas de bagarre ? Au premier chahut, le patron vous déportez... et c'est un coustaud.

Un éclat de rire retentit. Nous nous retournâmes.

— C'est la Niçoise qui fait encore des siennes, expliqua notre invitée. Oui, la blonde là-bas au fond. Elle est piquée. Elle flirra à Charenton. Quand elle se drogue trop fort, elle pousse des hurlements et dit que des souris et des rats lui courrent après. Quelquefois, avec un coup de siphon en plein *blair*, on arrive à la calmer. C'est la seule qui soit à chahut dans la boîte. Seulement, allez donc demander au patron de la *vider*. Rien à rire, c'est sa poule !

Le coup du filet de bœuf

D'autres rires venaient maintenant d'éclater à notre gauche.

— C'est le gros Jules. Il raconte le coup qu'a fait « La Poisse » à deux de la Mondaine. Ah ! comment qu'il les a eus ! Oui, deux inspecteurs qui se sont laissés faire au coup du *biftec*. Ils étaient jeunes dans le métier. Ecoutez bien.

— Quand vous vous sentez filé, s'pas, et que vous avez gros à passer, vous vous entendez avec des copains qui ont pour travail d'attirer sur eux l'attention des flics. Les gars discutent et l'un d'eux passe un gros paquet à l'autre qui met ce paquet dans sa poche en regardant si on a vu le mouvement.

— Bon, pensent les inspecteurs débutants, voilà un type qui vient de passer un colis de « neige » à un copain ! Et nos gars de la Mondaine viennent s'installer à côté des deux amis. Sans en avoir l'air, un des deux inspecteurs s'arrange

même de façon à frôler le copain qui a pris le paquet et à palper ce paquet. Pas de doute, c'est de la drogue ! Au toucher, pas d'erreur.

— Alors on annonce à ces messieurs qu'ils sont « faits », et les deux copains marquent le coup, demandant si on ne pourrait pas s'arranger, que c'est la première fois, qu'ils sont de bonne famille, et patati et patata.

— Naturellement, rien à faire. Tout le monde va au poste et là, le paquet ouvert, on constate qu'il contient un beau morceau de filet de bœuf.

— Et voilà, le tour est joué. Pendant toute cette comédie, les vrais trafiquants ont eu le temps de se barrer avec leur provision.

Tandis qu'elle prononce ces derniers mots, la voix de la belle brune est devenue pâleuse. La drogue commence son effet.

Nous restons silencieux pendant un bon moment ; puis, n'ayant plus rien à voir dans l'établissement, nous payons notre champagne et nous nous levons.

— Au revoir, ma belle.

La brune n'a pas répondu.

— Au revoir, la belle.

La tête s'est relevée lentement, très lentement. Le regard nous a fixés, mais les yeux ne nous ont pas vus.

Quand nous arrivons à la porte, ce regard, sans quitter sa ligne, s'est ralenti et l'intoxiquée sourit maintenant aux anges comme un nouveau-né.

Demain cette femme sera folle.

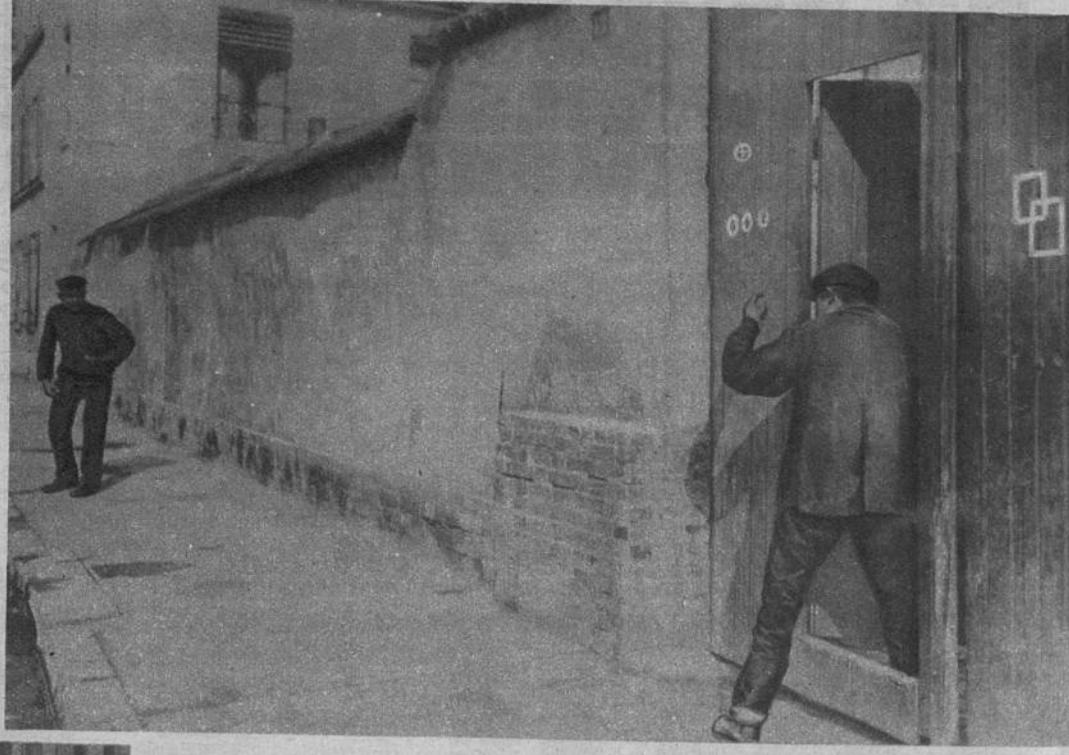
Comme on vient de le voir dans cette étude rapide, la cocaïne est le poison qui ne pardonne pas.

Malgré la surveillance exercée à nos frontières, c'est encore par centaines de kilogrammes que ce stupéfiant pénètre chez nous.

A l'heure où l'on veut une race forte, il faut, partout les moyens, enrayer les ravages de ce fléau.

Les tribunaux ne seront jamais assez sévères dans la répression du trafic de la cocaïne. Ils devraient aussi durement frapper les intoxiqués que les trafiquants.

JEAN KOLB et RAYMOND ROBERT.



Un vagabond fait signe à son compagnon de misère que la maison est bonne. Les graffitis sont formels sur ce point.

LES CONDAMNÉS À MORT SERONT-ILS AUTORISÉS À S'EMPOISONNER?



L'horrible spectacle du condamné à mort qui, aux Etats-Unis, entre dans la salle où doit avoir lieu l'exécution.

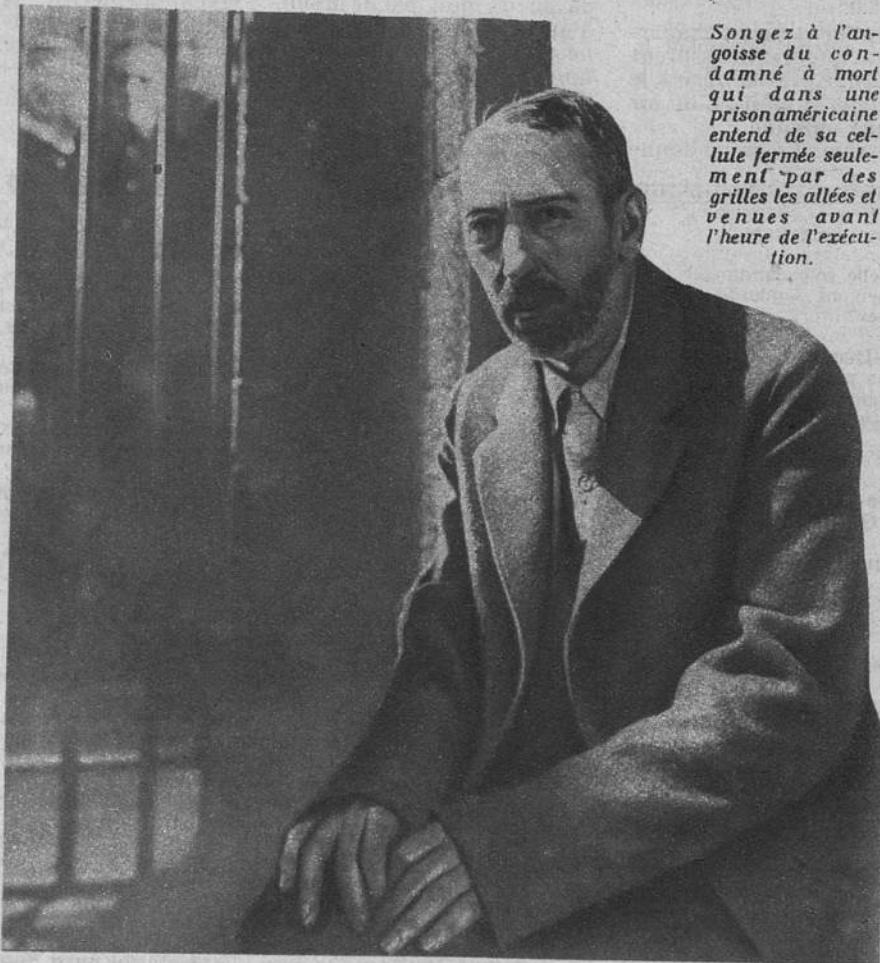
On sait qu'avant l'emploi de la guillotine, la peine de mort était appliquée de multiples façons : pendaison, supplice de la roue, écartèlement, décapitation à la hache ou au glaive, etc.

Le seul mérite de Guillotin fut de demander qu'on procédât aux exécutions capitales par un moyen à la fois unique et mécanique.

Au reste, même chez nous, il est des exceptions, ou plutôt une exception, à la loi sur cette matière



En Allemagne, le bourreau se sert encore d'une hache.



Songez à l'an-goisse du con-damné à mort qui dans une prison américaine entend de sa cel-lule fermée seule-ment par des grilles les allées et ve-nues avant l'heure de l'exécu-tion.

En 1748, c'était George Plantagenet, duc de Clarence, qui est accusé de trahison contre son frère, le roi Edouard IV, arrêté, transporté secrètement à la Tour de Londres et condamné à mort.

Les juges croient lui faire une grâce en lui laissant choisir son genre de mort. Le duc préférera d'être noyé dans un tonneau de malvoisie. Ce qui lui aurait été accordé, à ce que dit la légende.

Plusieurs députés, docteurs, avocats, écrivains, etc., ont déclaré qu'ils partageaient entièrement la suggestion de R. P. Luge et se proposaient de la faire aboutir.

On laisserait à la portée de chaque condamné une arme ou une fiole de poison, et c'est seulement dans le cas où il n'aurait pas le courage de mettre fin à ses jours que l'exécution aurait lieu par les soins du bourreau.

Bourreau? Ai-je le droit de parler ainsi? Non, un arrêt du Conseil, en date du 12 janvier 1787, fait très expresses inhibitions et défenses de désigner désormais sous la dénomination de bourreaux les exécuteurs des jugements criminels.

Au fait, d'où vient le mot bourreau? D'après le nouveau Larousse illustré, l'origine en serait inconnue; sans doute continue-t-il, du vieux français: burrel, homme rude. Erreur.

Le mot vient de Borel, Richardus Borel, clericus, qui, en 1261, possédait le petit fief de Bellencambre, à charge de pendre (ou faire pendre) les voleurs du canton.

P. R.

La lecture du verdict

(Voir page 16)

Fernando Romero, ayant tué le mari de sa maîtresse avec la complicité de cette dernière, a été condamné à mort par un tribunal mexicain en même temps que sa complice. Selon l'usage de la justice mexicaine, lecture du verdict a été faite aux deux condamnés dans une cellule attenante à la salle d'audience. Notre couverture (p. 16) représente cette scène d'un réalisme impressionnant.

La Ronde des Fantômes

PAR
Jean FABER

AUTEUR DE

LA VIE AMOUREUSE DE LANDRU
que publie "POLICE-MAGAZINE"
LIVRE ÉTRANGE et HALLUCINANT OÙ L'AU-DELA SE MÈLE A LA VIE

Un volume à 12 francs.

Collection L'ÉPERVIER
Éditions de
LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE

DEMANDEZ

Les Grandes Aventures Policières

qui publient les aventures de
JOHN STROBBINS

Détective cambrioleur
par **José MOSELLI**

ET

L'HOMME DU MYSTÈRE
par **Alain MONTJARDIN**

EN VENTE PARTOUT **40 CENT.**
le NUMÉRO



CZ.211 en infirmière.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Une jeune Anglaise est engagée, en 1913, à Paris, par le service secret britannique, dont le chef est le colonel Bridges. Elle est enrôlée sous le numéro matricole CZ.211.

Sa première mission — en temps de paix — la conduit à Constantinople, en Turquie. Elle a été chargée d'y retrouver une certaine Léna Darbay qui a été une camarade de théâtre à New-York.

Empruntant la personnalité d'une infirmière à l'hôpital britannique de la ville, CZ.211 attend avec impatience un rendez-vous secret que doit lui donner son chef, qu'elle ne connaît pas encore et avec qui elle doit prendre contact.

CHAPITRE V

JE RETROUVE LÉNA DARBAY.

Ce fut le cinquième jour que je compris.

Un petit Arménien au teint basané, aux yeux immenses, m'arrêta au passage, comme je traversais la cour, me fourra une carte postale illustrée dans la main et se sauva à toutes jambes, comme s'il avait fait une bonne farce.

Je restai quelques secondes immobile, tournant et retournant cette carte. C'était un horrible chromo violemment colorié représentant un bâtiment entouré d'un parc fermé par une grille.

La légende expliquait, au-dessous, que c'étaient les quartiers d'une certaine mission religieuse.

Je scrutai minutieusement l'image. Je découvris que le cadran de l'horloge qui décorait le fronton de l'immeuble avait été truqué. On avait dessiné à la plume deux aiguilles, indiquant douze heures.

Bon. Le rendez-vous était donc à cet endroit pour... ah mais... pour midi ou pour minuit...?

Afin de ne pas courir de risques, je décidai tout simplement d'y aller deux fois. L'une serait sûrement la bonne. Je regardai l'heure à mon bracelet-montre. Il fallait faire vite. Il était onze heures passées. Et l'endroit se trouvait à une bonne demi-heure de tramway.

Il était midi moins une ou deux minutes quand je débarquai sur la place, au beau milieu du quartier européen. Quelle foule !... Des soldats principalement. Et des soldats allemands, en grand nombre. Je remarquai tout de suite qu'il n'y avait pour ainsi dire pas de femmes dans les rues. Partout, aux terrasses des cafés, sur les trottoirs, dans les jardins publics, on ne voyait que des hommes. Fâcheux pour moi. Car j'allais être rapidement remarquée.

En effet, à peine m'étais-je immobilisée au coin de la place que je vis déboucher une bande de soldats turcs, manifestement ivres, qui m'entourèrent en ricanant. L'un d'eux essaya de me prendre le bras en s'exclamant :

— Oh, la belle petite !... Hé, les copains, voilà une jolie fille qui doit arriver de Paris en droite ligne !

Il avait parlé en mauvais allemand. Mais c'était suffisant pour que je comprisse, d'autant plus que sa mimique était odieusement expressive.

Je sentis le rouge de la honte me monter au visage. Je ne pouvais pas fuir. Il était midi juste. J'espérai ardemment qu'une intervention vint me libérer. Mais rien ! Les gens passaient, indifférents, et ne semblaient même pas remarquer la scène. Je commençai à me débattre. Je ne sais comment tout cela se serait terminé, quand tout à coup j'entendis une voix rude qui glaça les soldats et les immobilisa au garde à vous :

CZ.211 par une espionne de guerre.

— Bandes de chiens ! Voulez-vous laisser cette jeune femme ?... Allez ! Filez !

Les soldats ne se le firent pas répéter et disparurent, penauds et contrits.

Le commandant Von Lerstner — car c'était lui — me gronda amicalement :

— Je vous l'avais dit, mademoiselle !... Les soldats turcs sont des brutes innommables ! Venez, que je vous épargne semblable contact !

Il eût été imprudent d'attendre encore désormais. D'autant plus qu'il était midi passé, et que je n'avais vu personne d'apparence amie.

J'acceptai l'escorte de mon galant cavalier et rentrai avec lui à l'hôtel de l'Europe, où il me croyait encore logée. Il m'assura de son dévouement, et sincèrement je me félicitai de le connaître, car il m'avait épargné une désagréable aventure. Il me demanda avec assiduité :

— Pourrai-je vous revoir ?

— Certainement... Venez prendre le thé avec moi demain à cinq heures !

Il sourit et me bâsa le bout des doigts.

Quand il fut parti, une soudaine inquiétude m'assaillit. Cette rencontre avait-elle été fortuite, ou le commandant me surveillait-il ? Peut-être après tout avait-il été à son instigation que ces Turcs m'avaient importunée ?

J'étais encore très neuve dans ce périlleux métier, et je m'alarmais des moindres symptômes.

C'était fort mauvais pour mon système nerveux, qui n'avait jamais été à pareille épreuve. Je fis un effort et me calma.

— Que tu es sotte, ma fille, me gourmandai-je. Tu vois malice partout... Tu n'as donc pas compris que cet officier allemand ne demande qu'à flirter avec toi ? Qu'il te trouve à son goût. Il faut t'en faire un serviteur et tirer profit de ses velléités de dévouement !... Maintenant, au lit, ma fille, car le rendez-vous est certainement pour minuit, et il te faut être fraîche et dispose... Va dormir quelques heures.

La place était déserte quand j'y arrivai, peu avant minuit. Quelle différence avec l'animation que j'y avais constatée dans la journée ! Je m'approchai lentement du mur. Comme je passais près d'une porte basse, en bois, je vis celle-ci s'ouvrir silencieusement, et aussitôt je me glissai à l'intérieur. La porte se referma derrière moi. J'entendis qu'on la verrouillait. Je n'avais cependant vu personne.

Je me trouvais dans un parc fort bien tenu, dont je ne pouvais voir les détails que par intermittences. La lune glissait là-haut derrière de gros nuages, et chacune de ses apparitions me permettait de repérer quelque coin.

— Je viens à moi un homme d'allure athlétique.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-il.

— CZ.211... répondis-je dans un souffle.

— Venez... et il me précéda sous de grands arbres, dans une allée cailloutée.

Nous arrivâmes à une petite maison du genre de celles que l'on appelle en anglais *summer-houses* (maisons d'été). Nous entrâmes, et, toujours silencieux, mon guide me montra du doigt, à la lueur discrète d'une veilleuse, un banc rustique, sur lequel nous prîmes place tous deux.

Mes yeux commençaient à s'habituer à cette semi-obscurité. Je réprimai une exclamation d'étonnement.

L'homme portait un loup épais qui lui dissimulait le haut du visage. Je ne voyais de lui que ses yeux, qui brillaient avec une étrange fixité. On eût dit qu'ils voulaient me pénétrer de leur regard. Certes, cet homme qui devait être mon chef à Constantinople examinait sa nouvelle collaboratrice, mais avec cette acuité féminine qui nous est comme un sens supplémentaire, je sentais qu'il y avait une autre raison à ce regard flamboyant. L'étudiant à la dérobée, il me sembla que je connaissais ce menton, cette allure, ce...

Allons bon ! Voilà que mon imagination recommandait à faire des siennes ! Où pouvais-je avoir rencontré cet homme ? Nulle part, en vérité !

Cependant, quand il parla, j'eus l'impression très nette que c'était une voix déguisée. Il s'exprimait sur un ton grave, presque sépulcral. Ce n'était pas le timbre normal d'une voix d'homme.

Combien tous ces pressentiments devaient être justifiés par la suite, et quelle extraordinaire émotion m'attendait plus tard !

Mais n'anticipons pas !... Ce ne devait être que bien tard.

Il s'exprimait lentement, comme s'il cherchait à comprendre des phrases qui lui auraient échappé malgré lui. Il me souhaita la bienvenue :

— Nous sommes à l'abri d'oreilles indiscrettes, Miss... ah oui, CZ.211. Ne perdons pas de temps... Vous savez que vous êtes désignée pour surveiller une danseuse. Son nom est Léna Darbay...

Il s'arrêta un instant comme pour juger de l'effet produit. Mais je ne manifestai aucun sentiment.

Intérieurement, je me demandai si le colonel Bridges l'avait mis au courant de mes confidences. C'était bien improbable, et cependant...

Il continua en s'animant :

— Cette Léna Darbay est très dangereuse. Elle est fort jolie. On la suppose Française, mais elle se fait passer pour Russe, et de fait ses papiers d'identité sont russes. Mais nous savons pertinemment qu'elle est, en réalité, d'origine danoise... Au fond, cela est secondaire. Ce qui l'est moins, c'est qu'elle est l'agent, fort actif, du gouvernement allemand auprès d'Enver Pacha ?

— C'est l'instrument allemand auprès du gouvernement turc. Vous n'ignorez pas que l'Allemagne est très prépondérante ici, surtout en ce qui concerne les choses militaires. Je pensai au prestige dont jouissaient les officiers germaniques. La manière dont Von Lerstner m'avait délivrée était significative.

Mon chef continuait cependant :

— Nous désirons obtenir tous les détails possibles sur ce qui se passe ici. La réorganisation de l'armée turque, les mouvements de troupes ; il est indispensable que nous soyons renseignés sur les possibilités de l'artillerie turque, sur les forces approximatives que l'Allemagne peut leur prêter, sur les renforts qu'elle peut envoyer, et ainsi de suite... Vous saisissez, n'est-ce pas ?

— Parfaitement... Je sais...

— Maintenant, encore un mot. Dès que vous aurez gagné la confiance de cette Léna Darbay, faites-vous inscrire à l'hôtel de l'Europe comme si vous y retourniez... Si nécessaire, passez-y une nuit. Ce sera votre signal, et je vous transmettrai de nouvelles indications.

Je quittai mon chef sans encombre. Je rentrai à l'hôpital sans avoir éveillé quiconque et regagnai ma chambrette.

J'avoue que, pendant les jours qui suivirent, il y eut un combat constant entre ma raison et mon instinct, au sujet de mon chef.

Je me demandais pourquoi sa voix était contrefaite. Ma raison répondait : Elle n'est pas contrefaite... C'est un timbre singulier, voilà tout.

Je me demandais pourquoi il portait un masque. Je me répondais aussitôt que c'était en vertu du principe qui exige l'anonymat. Mais alors ? Moi je ne portais pas de masque ? Ni le capitaine Fenton ? Ni le colonel Bridges ?... Pourquoi celui-là ?... Et j'en revenais toujours au même cercle vicieux : cet homme me connaît... Je dois le connaître aussi... Il ne veut pas que je sache qui il est... Mais pourquoi ?...

Et ces yeux, dont je sentais encore le regard me brûler à travers les trous du masque ?...

Et cette manière de m'annoncer que je devais traquer Léna Darbay ?... Comme s'il avait su que j'avais une vengeance personnelle à satisfaire contre cette femme mauvaise !...

Il me fallait maintenant m'arranger pour rencontrer l'espionne, et de la façon la plus naturelle.

Très facile à dire, mais beaucoup moins à exécuter. Le colonel Bridges m'avait bien dit de ne pas m'attendre à des miracles, mais tout de même je commençais à me décourager.

Plus de trois semaines d'efforts, de combinaisons, de plans que je jugeais plus ingénieux les uns que les autres pour aboutir à quoi ?...

A ce train-train exaspérant de tous les jours, dans les salles blanches de l'hôpital.

Je ne pouvais tout de même pas aller frapper sur l'épaule de Léna Darbay et lui dire :

— Hello ! Comment allez-vous ?

Il y avait fréquemment des soirées dansantes dans les différents hôtels de la ville. Je n'en manquais pas une, mais Léna était invisible.

Ma chance finit par tourner. Un soir, comme j'entrais à l'Orient-Hôtel, j'éprouvai une violente émotion. Elle était là !...

Elle était fort entourée. Un groupe compact d'officiers allemands lui faisait une majestueuse escorte. Des officiers turcs étaient venus se joindre à ce petit état-major, dont le généralissime était la belle danseuse.

Oui, c'était bien le jour de ma chance !... Car je vis tout à coup arriver le commandant Von Lerstner qui, abandonnant immédiatement ses amis, se précipita vers moi, tout épanoui de sourires.

— Ah ! chère amie (oui, il paraît que j'étais soudainement devenue sa chère amie), qu'êtes-vous devenue depuis ce jour mémorable et divin où nous avions pris le thé ensemble ?... Venez ! Je vais vous faire connaître Léna Darbay, la fameuse artiste... Vous en avez certainement entendu parler ?

Et il m'offrit son bras.

Léna écarquilla les yeux. Mais elle reprit vite son sang-froid. C'était une maîtresse femme.

Sans doute, elle s'était immédiatement rendu compte que je n'étais pas un danger pour elle. Elle m'ouvrit les bras :

— Eve ! toi ici ?... dit-elle en français. Ça, par exemple !... D'où sors-tu ?...

Von Lerstner se mit à applaudir comme un fou, si bien qu'il attira un groupe de curieux autour de nous. Il s'exclama :

— Comment, vous vous connaissez ? Et moi qui voulais vous présenter l'une à l'autre ! Allons, messieurs — il se tourna vers le groupe, — laissez ces deux amies échanger leurs impressions.

Nous restâmes seules. Je ne pouvais demander mieux... Léna me questionna avec curiosité :

— Tu es ici avec une troupe théâtrale ?

— Oh non !... Je ne fais plus de théâtre !...

— Alors ? Que viens-tu faire à Constantinople ?

Je toussai. Il fallait conter ma petite histoire sans hésitation et aussi naturellement que possible. J'entraînai la danseuse vers un divan, sur lequel nous nous assîmes toutes deux :

— Ah ! c'est que tu ne sais pas tout ce qui m'est arrivé depuis ton départ, ma pauvre Léna. J'ai été affreusement malade... J'ai failli en mourir ! Le docteur m'a interdit formellement le théâtre, si je veux éviter une rechute, fatale cette fois, a-t-il affirmé. Alors... Je suis devenue infirmière...

— Infirmière ! s'exclama Léna, abasourdie.

— Oui... C'est une profession assez indépendante. On voyage aussi. La preuve... Je suis ici à l'hôpital britannique, et... voilà...

— Mais... fit lentement mon interlocutrice. Je croyais que tu avais épousé Brett...

— Oh !... La douleur m'avait fait pousser cette exclamation. Léna se pencha :

— Il t'a quittée ?

— C'est toi qui me demandes cela ?... Toi qui me l'as enlevé ? Léna, Léna !...

J'étais hagard. Oser me railler, après ce qu'elle avait fait !... Non, elle était inhumaine, cette femme !... Elle n'avait donc pas de cœur ?

Mais Léna Darbay montrait les signes les plus sincères d'une surprise attristée :

— Je t'ai blessée ? Eve, tu t'égares ! Moi te l'avoir enlevé. C'est de la folie.

Cependant, il m'a abandonnée le soir même où tu partais... Je ne l'ai plus revu.



Vue panoramique de Constantinople ; à droite, le Bosphore.

— Tu dis ? Il est parti en même temps que moi ?... Son nez se pinça... Ses lèvres se serrèrent. Une inquiétude passa dans son regard... Puis elle me sourit à nouveau et me caressa le bras :

— Je te demande pardon d'avoir réveillé si sottement de tels souvenirs. Mais, au moins, tu sais maintenant que je ne suis pour rien dans sa brusque disparition... Je comprends pourquoi tu es ici... Je te jure que je ne l'ai jamais revu depuis que je t'ai dit adieu à toi-même dans les coulisses de ce théâtre à New-York !

Était-elle sincère ? Je l'aurais cru, si je n'avais eu gravé à tout jamais dans la mémoire le souvenir de cette scène atroce... Brett, le visage décomposé en apprenant le brusque départ de Léna et m'abandonnant, moi sa fiancée, pour se jeter à la poursuite de cette femme !

Je fondis en larmes. Je sanglotai amèrement. Léna m'avait prise dans ses bras et me murmura des mots consolateurs. Je ne la croyais pas... Je la laissais davantage pour cette duplicité... Ah ! comme j'allais me venger avec délices.

Je décidai de la combattre avec ses propres armes... Je levai un visage attendri et lui dis :

— Je suis heureuse de voir que c'était un malentendu. Nous sommes amies à nouveau.

J'ajoutai machialement, sachant que son seul point faible était l'amour de la flatterie :

— Je suis persuadée que, si tu l'avais voulu, tu n'aurais eu qu'à lever le petit doigt pour le conquérir. Tu es irrésistible...

Au sourire reconnaissant et d'une incommensurable vanité tout à la fois que m'adressa Léna, je compris qu'elle était tombée dans le piège.

Désormais, elle était perdue. Malheur à elle !

Elle m'avait pris l'homme que j'aimais !... Le moment était venu de payer sa dette.

CHAPITRE VI

PREMIÈRE MISSION. PREMIER SUCCÈS.

Je revis Léna dès le lendemain. A partir de ce jour, nos relations devinrent quotidiennes. Elle paraissait contente d'avoir retrouvé une ancienne camarade avec qui parler de New-York et de ses succès passés. De mon côté, adoptant la ligne de conduite qui m'avait si bien réussi dès le début, je m'étais instituée le chantre, en quelque sorte, de la vaniteuse créature. Elle m'écoutait avec délices.

— Tu dois en avoir des succès, ici !... Je suis persuadée que les hommes se disputent pour toi...

— Tu ne crois pas si bien dire... Je n'ai qu'à jeter le mouchoir. Ils se précipitent pèle-mêle au sens figuré comme au sens propre pour obtenir l'insigne honneur de le rassasier... Mais je n'ai que faire du menu fretin. Je vise beaucoup plus haut... Ma fortune sera bientôt faite. Je suis en relations avec l'homme le plus puissant du pays... Non... pas le sultan... Un homme qui, s'il ne possède pas encore le pouvoir officiel, régnera bientôt en maître...

— Ah ? Vraiment ?... Tu veux dire...

— Enver Pacha, ma petite !... Lui-même... Je jouai l'admiration la plus épervue. Léna se rengorgeait. Et moi je frétillois de joie. Car je savais maintenant que je tenais cette femme à ma merci. Il ne me restait plus qu'à préparer le piège auquel elle viendrait se prendre...

A vrai dire, Léna, Darbay ne se vantait pas. Tout le pays, que dis-je, toute l'Europe était au courant de son intrigue galante avec Enver Pacha. On n'ignorait pas non plus que ce dernier était le chef de l'opposition et commandait aux Jeunes Turcs, lesquels étaient tout dévoués à l'Allemagne.

Mais ce que l'on ne savait pas, c'est que Léna Darbay et Enver Pacha faisaient deux coups de la même pierre. Ils filaient ensemble le parfait amour, mais n'en oubiaient pas leurs intérêts.

Léna Darbay était le messager d'Enver Pacha auprès des Allemands, et, entre deux baisers, ils échangeaient d'importants secrets.

C'est grâce à Léna que les émissaires du Kaiser pouvaient donner leurs ordres. C'est grâce à elle qu'ils étaient au courant des moindres faits et gestes du gouvernement turc.

L'Allemagne comptait sur Enver Pacha pour inciter le Sultan à se ranger de son côté en cas de guerre. Elle ne négligeait rien dans ce but.

On pourrait se demander pourquoi l'Allemagne intriguait de cette manière, alors que, selon toute apparence, la Turquie était sa fidèle amie.

C'est qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, précisément. En réalité, le pays était divisé par deux factions. La majorité, composée de Vieux Turcs rassis, prudents, et

les plus riches, s'opposaient nettement à semblable aventure. Ils en avaient assez de la guerre... Ils venaient d'en éprouver les horreurs et ne se sentaient nulle envie de recommencer, du moins pour quelque temps à venir. Mais les Jeunes Turcs, commandés par Enver Pacha, aspiraient à rendre à leur pays son prestige bien tombé depuis ses cuisantes défaites dans les Balkans, et se persuadaient qu'aux côtés de l'Allemagne « invincible », ils deviendraient plus puissants que jamais, en cas de conflagration européenne... Telle était la situation.

Léna m'avait montré, à deux reprises, de grosses sommes d'argent qu'elle avait ensuite enfermées devant moi dans un coffret d'acier.

Elle prétendit tout d'abord qu'il s'agissait de subсидes fournis par son amant. Mais à force de questions, en apparence quasi stupides, elle haussait les épaules de commiseration, en me répondant. Je ne tardai pas à me convaincre que c'était un paiement effectué par le Doktor Bode, en récompense de services rendus.

Ce Doktor Bode était un personnage fort dangereux. Le colonel Bridges m'en avait parlé. C'était lui le grand et



C'est dans cette cour sinistre que furent exécutés, à Constantinople, la plupart des espions capturés.

l'unique organisateur du service d'espionnage allemand dans les Balkans. Il avait des centaines de collaborateurs sous ses ordres.

Il se trouvait actuellement à Constantinople.

Lorsque je fus convaincue que Léna était l'instrument du Doktor Bode, je me rendis à l'hôtel de l'Europe pour m'y faire inscrire comme convenu avec mon chef.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée — j'attendais dans le salon de réception en feuilletant nonchalamment des magazines — qu'un télégramme m'était remis. Il disait ceci :

« Mme Jardin est très souffrante. Pouvez-vous passer vers douze heures pour la soigner ? »

C'était clair comme de l'eau de roche. Rendez-vous dans le jardin à minuit.

Dès qu'il me vit, le chef vint à moi avec animation. Il souriait d'un air satisfait :

— Pas une minute à perdre... Vous connaissez la date et l'heure de son prochain rendez-vous avec Enver Pacha ?

— Oui. Cette nuit, à une heure et demie du matin. Elle entre par la porte de service du Palais.

— Bien. Il faut la capturer et connaître exactement la nature de ses négociations. Je n'ai aucune idée du point où elles peuvent en être.

Il rentra dans

la maison. Il appuya sur un bouton électrique dissimulé dans la marqueterie d'un guéridon accoté au mur de l'antichambre.

Une nuée — je ne puis qualifier autrement le nombre d'hommes que je vis — de collaborateurs apparurent sans faire de bruit. La majorité était composée d'Arméniens, qui sont, on le sait, les ennemis mortels des Turcs. Mon chef distribua son rôle à chacun, et je fus stupéfaite par la simplicité de son plan. Il s'agissait tout bonnement de guetter Léna, d'attendre qu'elle eût disparu dans le palais, de s'emparer de son chauffeur et son valet, que l'on remplacerait par deux de nos hommes. Quand l'espionne reprendrait place dans l'auto, elle serait conduite mon chef seul savait où !...

Il était deux heures du matin quand nous arrivâmes aux abords du palais du Sultan. Un Arménien se détacha pendant que nous nous dissimulions dans une rue avoisinante. Il revint bientôt :

— Elle est déjà à l'intérieur, souffla-t-il.

Les deux hommes dorment sur le siège...

Je me trouvais avec le chef dans sa propre voiture. Il avait conservé son masque.

— Parfait, fit-il. A l'œuvre !

Nous avions encore deux hommes avec nous, en plus d'Arménien. C'étaient ceux qui devaient remplacer les domestiques de Léna.

Ils se glissèrent comme des panthères et brusquement sautèrent sur les deux formes endormies qui n'opposèrent aucune résistance. En dix secondes, c'était fait. Ils transportèrent leur capture dans notre auto. L'Arménien se mit au volant et fila se mettre à l'abri avec sa cargaison humaine. Pendant ce temps, nos deux autres collaborateurs revêtus des livrées s'installaient à leur poste. Mon chef m'expliqua :

— Je vais me cacher dans son auto. Vous allez m'attendre ici. Nous vous reprendrons en passant.

Frémisante, j'attendis, dissimulée dans l'encoignure d'une porte. En allongeant le cou, je pouvais observer ce qui se passait là-bas.

Je vis une femme affublée de vêtements volumineux, la tête et le visage dissimulés par des voiles épais, sortir par une petite porte et monter dans l'auto. Mon cœur m'expliqua :

— Elle n'est pas morte, au moins ?...

Il haussa les épaules et dit sèchement :

— Je ne suis pas un assassin... Elle est tout simplement endormie pour quelques heures.

Nous roulâmes pendant assez longtemps. Je crois que nous couvrîmes plus de vingt kilomètres dans la campagne endormie. Nous arrivâmes enfin à une maisonnette dont les vitres étaient éclairées, et à la porte de laquelle nous attendait un homme. Le chef descendit le premier. Je remarquai qu'il n'avait plus son masque, mais qu'en revanche une fausse barbe lui mangeait les trois quarts du visage. Avec l'aide des deux collaborateurs descendus du siège, il transporta le corps de Léna à l'intérieur de la maison.

Elle fut déposée sur un divan.

— Il faut la fouiller, ordonna le chef. C'est vous qui allez vous en charger, continua-t-il en se tournant vers moi. N'oubliez rien. Ni les talons, ni la doublure des vêtements, ainsi qu'on vous l'a enseigné !...

Après qu'il se fut retiré dans la pièce voisine, je commençai ma besogne en tremblant. Je n'eus pas à chercher longtemps. N'ayant aucune raison de se méfier, Léna avait tout simplement enfoui son message entre sa blouse et son sein. Je l'apportai vivement au chef. Il était rédigé en caractères turcs, langue que ce dernier parlait et lisait couramment.

... Nous pouvons mobiliser trois cent mille hommes en juillet, complètement équipés et prêts à entrer en campagne. Je me charge de l'opposition.

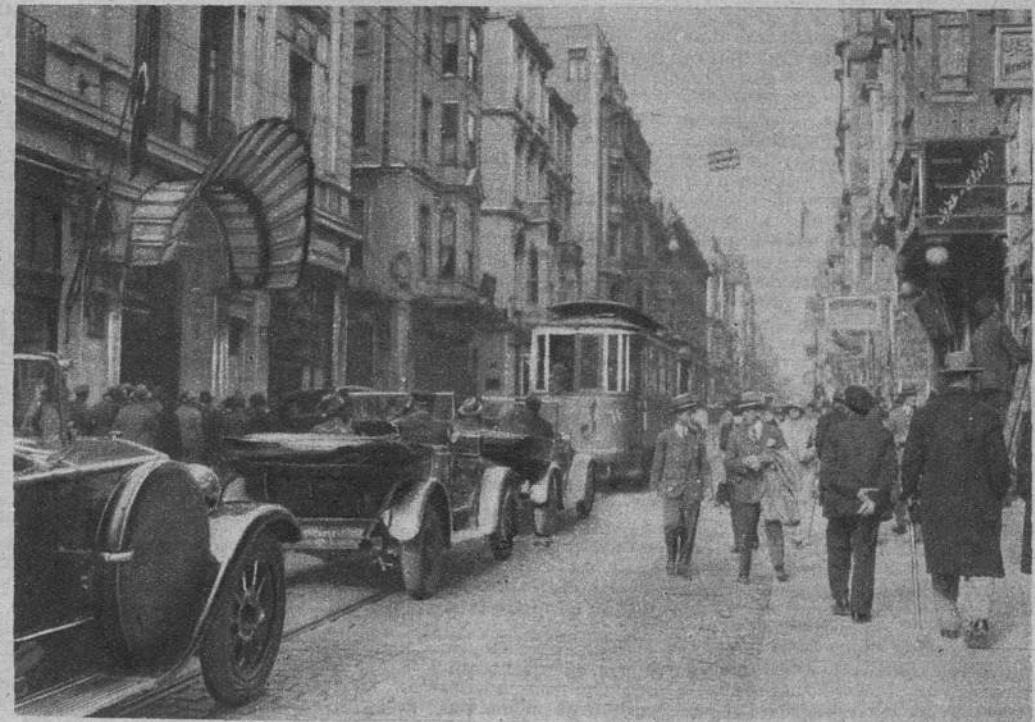
Pas de signature. Mais elle n'était pas nécessaire.

Le chef lut et relu plusieurs fois ce document alarmant entre tous. Il réfléchit, puis, relevant la tête d'un air décidé, il s'installa à une petite table, tira un bloc-notes de sa poche, en déchira une feuille et commença à s'exercer, pendant plusieurs minutes, à imiter l'écriture qu'il avait sous les yeux.

Quand il fut certain de sa sûreté de poignet, il écrivit lentement :

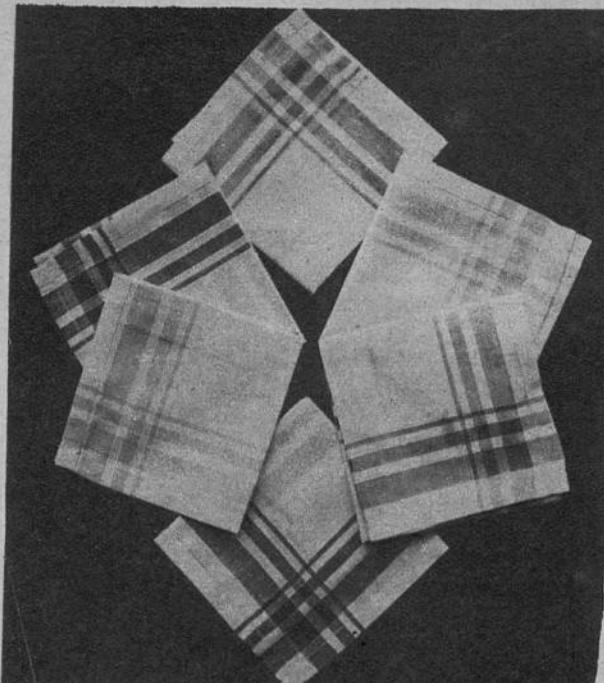
... La Turquie ne peut entrer en guerre cette année. Elle est totalement épousée. Emprunt de un milliard obligatoire. Cessez tous messages jusqu'à nouvel ordre. On me surveille...

— Voilà, me dit-il. Placez ce papier à l'endroit exact où vous avez trouvé l'autre... (Voir la suite page 15.)



Une des rues principales de Constantinople.

Les abonnements de "POLICE-MAGAZINE" sont remboursés, en grande partie, par de Superbes Primes



PRIME N° 2. — 6 très beaux mouchoirs chemisiers batiste fine d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie grand teint, marque l'Oasis, dimensions 42×42.

PRIME N° 1. — 12 mouchoirs batiste fonds filetés couleur, dimensions 28×28.

AVIS IMPORTANT
Les primes 1, 2, 3, 4 sont envoyées franco.

En raison des difficultés soulevées par les douanes étrangères, seule la prime 6 peut être adressée à nos abonnées habitant l'étranger.
Toute personne désirant souscrire un abonnement doit nous indiquer la prime choisie.

PRIME N° 3. — 1 bracelet gourmette plaqué or «Laminor», garanti 10 ans (grandeur nature).

PRIME N° 4. — 1 chaîne de montre Régence en milanaise «Laminor», plaqué or, garantie 10 ans, ou en platinum, au choix (grandeur nature).

PRIME N° 5. — Le service d'un an de *Tous sans-familistes*. Revue hebdomadaire de T. S. F. donnant les programmes détaillés de 50 postes français et européens.

Frais de port: France, 5 fr.

PRIME N° 6. — 22 francs de volumes.

Frais de port: 3 fr. pour la France, 6 fr. pour l'Étranger.

PRIME N° 7. — 1 très bon stylo à bille ébonite noire, remplissage automatique, plume or 18 carats, qualité forte (grandeur nature).

Frais de port: 3 fr. pour la France, 6 fr. pour l'Étranger.

Abonnement spécial sans primes

Ceux d'entre nos lecteurs qui seraient désireux de ne pas profiter des primes que nous énumérons ci-dessus peuvent contracter un abonnement spécial d'un an ne donnant droit à aucune prime, au prix exceptionnel de 37 francs. Prière de bien spécifier en envoyant le montant de l'abonnement: SANS PRIME.

CZ-211, par une Espionne de guerre

(Suite de la page 14.)

Un quart d'heure plus tard, tout le monde était en route pour la ville dans différentes voitures. Léna Darbay fut reconduite chez elle.

Quant à moi, je me couchai comme une automate, et quand je me réveillai, assez tard le lendemain, je me demandai sincèrement si je n'avais pas rêvé tout ce qui s'était passé durant cette nuit à péripéties.

Pour ne pas donner lieu à des commentaires, j'allai m'excuser auprès du directeur de l'hôpital de ne pouvoir prendre du service ce jour-là.

— Mais vous êtes malade, mon enfant ! s'exclama-t-il avec volubilité. Allez vous coucher ! Voyez ces yeux creux, cette mine défaite.

Je me regardai dans une glace. En effet, la nuit quasi blanche que je venais de passer ne m'avait pas arrangée à mon avantage.

Je profitai de la permission et dormis jusque fort avant dans l'après-midi.

Le soir, j'hésitai longtemps avant de me rendre au bal de l'Orient-Hôtel. Je me demandais quelle attitude était la meilleure à prendre vis-à-vis de Léna. Me soupçonnerait-elle... ?

Je me décidai, finalement. Je m'en remis à mon étoile. J'agirais selon la tournure que prendraient les événements.

Mais quelle surprise quand je demandai des nouvelles de celle qu'on s'était habitué depuis longtemps à voir en ma compagnie.

— Miss Léna Darbay? me fit-on. Nous ne l'avons pas vue... Et c'est bien extraordinaire, car jamais elle ne manque de venir ici, même quand vous vous absentez.

Je ne sus que bien plus tard ce qu'elle était devenue. Car je ne la revis plus jamais. Ni personne... Elle avait totalement disparu, comme si elle s'était évanouie dans les airs, sans laisser la moindre trace, sans qu'on pût soupçonner quoi que ce fût.

La vérité me parvint par fragments. Je l'appris au cours d'aventures ultérieures en Allemagne.

J'avais été vengée, et bien vengée, de tout le mal qu'elle m'avait fait. La punition avait été atroce, et je frissonne encore en pensant à son sort tragique.

(A suivre.)

CZ-211.

Traduit et adapté de l'anglais par Henry Musnik.

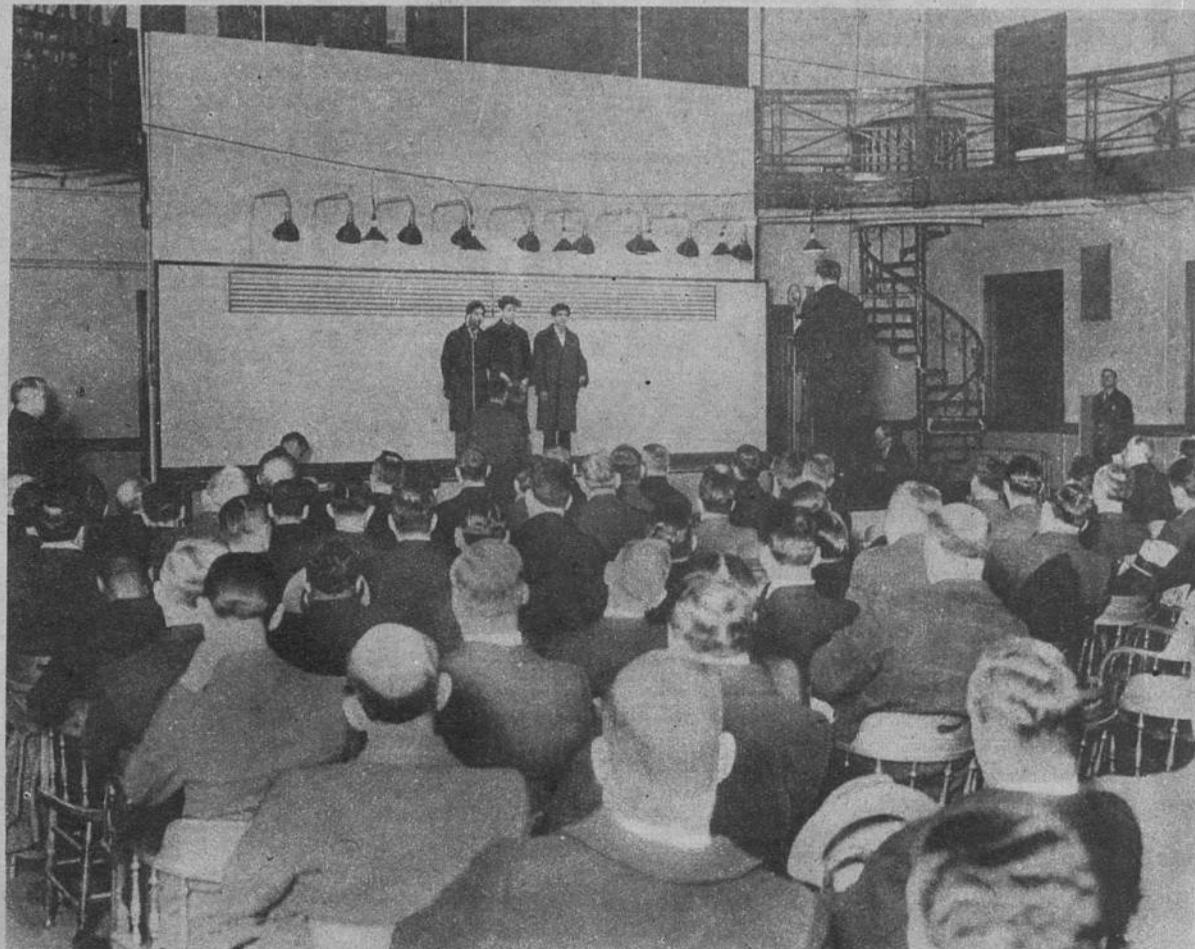
«POLICE-MAGAZINE» publiera :

La peine de mort à travers les âges
Une visite à MM. les Voleurs d'auto

POLICE-MAGAZINE rétribue les
Photographies et les Informations
intéressantes adressées par ses
lecteurs.

Le Gérant : F. TINÉSSE.

POUR IDENTIFIER LES SUSPECTS



Tous les matins, les policiers en civil s'assemblent dans une salle spéciale, et l'on fait défiler devant eux, sur une estrade, tous les suspects arrêtés durant la journée précédente. Chaque agent fouille dans sa mémoire pour se rappeler s'il a déjà eu affaire à l'un d'eux, et plus d'une fois un inculpé a été ainsi reconnu comme ayant déjà eu maille à partie avec les autorités.

Pendant que les policiers examinent et scrutent les suspects, ces derniers sont soigneusement mesurés et photographiés, de manière à laisser, une fois pour toutes, tous les renseignements qui concernent leur douteuse personnalité entre les mains des défenseurs de la loi.

Notons que les policiers ne sont nullement masqués, ainsi qu'on serait porté à le supposer. Il ne craignent donc nullement d'être eux-mêmes notés dans la mémoire des bandits, et c'est probablement une des raisons pour lesquelles ils tombent si souvent sous les coups de ces derniers assoiffés de vengeance. Ajoutons que, s'ils se couvraient le visage d'un loup, la mise en scène n'en serait que plus impressionnante pour les inculpés. C'est peut-être un manque de psychologie en même temps qu'un manque de prudence.

Imp. CRÉT. — Corbeil.

Bon de Concours
N° 3

1^{re} année - n° 3

16 Pages : 1 fr. 14 Décembre 1930.

POLICE MAGAZINE



VOUS ÊTES CONDAMNÉS A MORT ! (Voir page 12)